

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DEPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX

13, QUAI VOLTAIRE

19^e Année. N^o 964 — 2 Oct. 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



LES GRANDES MANŒUVRES — 13^e corps. — Le quartier général du maréchal de Mac-Mahon à l'hôtel de la Poste, à Varennes (Allier).

(Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Les grandes manœuvres, par Dick. — Les courses de vélocipèdes au jardin des Tuileries. — La Pupille (nouvelle), par L. Stapleaux. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Questions et réponses, par Charles Joliet. — L'inondation de Saint-Chinian. — Théâtres, par Ch. Monselet. — Chronique musicale, par A. de Lasalle.

GRAVURES : Les grandes manœuvres : Quartier général du maréchal, à Varennes; — détails des opérations militaires à Varennes et à Malesherbes (Loiret). — Messe militaire de Vernon (Eure). — Courses de vélocipèdes aux Tuileries. — L'inondation de Saint-Chinian (Hérault). — Revue comique, par Cham. — Portrait de M. Worms.

COURRIER DE PARIS

Voilà donc qui fait ses paquets, l'année 1875! MM. les almanachs pour l'an d'inconnu 1876 viennent du moins lui donner congé trois mois d'avance.

J'ai déjà protesté contre cette mode qui nous escompte la vie et anticipe ainsi sur le petit patrimoine de jours dont nous avons à disposer. Mais l'usage est là; c'est entré maintenant dans les habitudes du public, et quand le mois d'octobre apparaît à l'horizon, il faut que l'almanach fasse son entrée précoce.

Exécutons donc à votre intention, cher lecteur, une promenade à travers les petits volumes multicolores qui viennent nous parler de cet avenir qui n'est à personne, selon l'expression du poète.

Et d'abord, savez-vous à quel chiffre s'élève la vente annuelle des almanachs en France? je ne parle pas, bien entendu, du calendrier sur feuille simple que le facteur nous apporte au jour de l'an avec sa révérence officielle. Je parle des almanachs sous forme de livres.

Il s'en vend deux millions trois cent cinquante mille.

Dans ce chiffre éloquent, la première place revient à l'*Almanach liégeois*, dont la couverture bleue et le format ventru sont connus de l'univers entier. L'*Almanach liégeois* tire à 320,000. Il est religieusement imprimé sur ce papier à chandelle qui lui donne son caractère particulier, avec ces têtes de clous qui remontent aux premiers jours de l'imprimerie.

Voyez quelle est la force de la routine en notre beau pays!

Une année, l'éditeur se dit :

— Il est temps de marcher avec le progrès. L'*Almanach liégeois* est vraiment resté trop primitif; il faut que je lui fasse sa toilette.

Sur quoi ledit éditeur prit du papier blanc, des caractères presque neufs et attendit tout fier l'impression heureuse que ses réformes ne pouvaient manquer de produire sur les populations.

Savez-vous ce qu'il arriva?

Il arriva que les paysans, qui forment le fond de la clientèle, regardèrent avec méfiance l'almanach ainsi transformé. Ils se mirent à le tourner et retourner entre leurs doigts, puis, finalement, ils le rendirent au colporteur, en grommelant :

— Ce n'est pas le bon; il est trop propre!

La vente baissa de cent mille, cette année-là.

Vous pensez si l'éditeur se hâta de revenir aux têtes de clous et au papier d'emballage!

Après le *Liégeois*, la palme revient aux almanachs et annuaires de Mathieu de la Drôme, émule de Mathieu Lansberg.

Il s'en débite 250,000.

La troisième place revient à l'*Almanach comique* : 80,000 de tirage : c'est encore un chiffre agréable.

Ensuite viennent : l'*Almanach prophétique*, l'*Almanach pour rire*, l'*Almanach du Charivari*, l'*Almanach des Parisiennes*, avec des tirages de 40 à 30,000 chacun.

Puis c'est toute une nuée d'almanachs en tous genres dont l'énumération deviendrait trop longue,

puisqu'il n'en paraît pas moins de quatre-vingt-quinze.

Comme vous le voyez par cette statistique, l'almanach est un moyen de propagande puissant.

Il est, pour certaines gens, la seule lecture de l'année. Voyons donc un peu ce qu'il apporte aux amateurs.

~ Vrai Dieu! je n'ai pas envie de rire, car je viens de jeter un coup d'œil sur les prophéties de l'*Annuaire* de Mathieu de la Drôme pour 1876, y compris les deux derniers mois de 1875.

L'avenir n'y apparaît pas couleur de rose, et cette année bissextile, qui a pour singularité de placer justement le mardi gras le 29 février, semble vouloir se signaler par de bien vilains caprices.

D'abord, en ce qui concerne novembre et décembre 1875, je ne trouve qu'indications de ce genre :

- Naufrages à redouter;
- Froid rigoureux;
- Vent et pluie torrentielle;
- Ouragans et sinistres nombreux pendant cette grave période.

Voilà, vous m'avouerez, deux mois qu'on ne pourra pas accuser de se croiser les bras.

Si du moins l'année 1876 devait nous dédommager; mais la gaillarde, d'après Mathieu de la Drôme, ne nous promet pas des délices sans mélange.

« L'année de 1876 sera plus redoutable encore que sa devancière, » dit l'*Annuaire*, et il invite spécialement le Midi à ouvrir l'œil sur les épidémies.

C'est toujours agréable de voir s'ouvrir de ces perspectives-là devant soi.

Quant aux récoltes, celle des fourrages doit être très-ordinaire, déplorable même dans la zone méridionale; celle des fruits, généralement peu satisfaisante; celle des oliviers, mauvaise; celle des céréales, moyenne. Le vin, seul, doit nous dédommager, par places, mais sans abondance extraordinaire.

Nous voilà un peu assombris.

Heureusement, la série des almanachs a de quoi nous dérider et faire diversion.

~ Je prends celui-ci, sur la couverture duquel s'épanouit toute une rangée de casseroles.

O Monselet! que votre cœur palpité, c'est l'*Almanach de la bonne cuisine*.

J'y trouve un *calendrier de la bonne chère*, dont les formules ont des suavités de style que je vous recommande.

Exemple :

JANVIER. — Ce mois partage avec l'automne l'avantage de rassembler les productions les plus faites pour satisfaire notre sensualité.

FÉVRIER. — Février est le crescendo de son prédécesseur; c'est le temps du carnaval, des indigestions, des fausses digestions.

MARS. — Les poissons appartiennent aussi bien aux deux mois précédents qu'à celui-ci; mais mars est l'époque de leur gloire.

AVRIL. — Si ce temps de l'année est le plus agréable, il est aussi le plus ingrat en volaille, gibier et légumes.

MAI. — Ce mois ouvre la porte aux maquereaux et aux aimables pigeonneaux.

JUIN. — Les jouissances végétales augmentent et les jouissances solides diminuent.

JUILLET. — La finesse excellente du veau de Pontoise anime ce mois....

Ce veau de Pontoise qui sème l'animation me paraissant être le *nec plus ultra* des formules joviales, je passe à l'*Almanach prophétique*.

De prophéties je ne trouve pas trace, mais je cueille, en revanche, cette amusante nouvelle à la main :

« Deux amis sortent en titubant d'un cabaret voisin du Père-Lachaise. L'un d'eux, n'en pouvant plus, s'affaisse en s'écriant :

— Si jamais tu m'y repinces, à l'enterrement de ta femme!

L'*Almanach du Charivari* est fécond en échos.

Prenons-en deux.

N° 1

« On causait du peintre X..., qui aborde tour à tour, et avec un insuccès égal, le genre et le paysage :

« — Pauvre garçon, dit un bon confrère, il oscille perpétuellement entre Épinal et épinard! »

N° 2 :

« Les enfants.

« On faisait la morale à Bébé.

« Vois-tu, lui disait sa mère, il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

« — Pourquoi, maman, ne pas plutôt empêcher ce qu'on ne peut souffrir? »

L'*Almanach pour rire* est illuminé par l'intarissable verve de Cham.

Le chapitre des étrennes lui fournit cette réplique d'une soubrette :

— Pour M^{me} de Saint-Hippolyte, voici ma carte

— Monsieur, aujourd'hui nous ne recevons que de la bijouterie.

Ailleurs, Cham nous transporte au nouveau palais des reptiles, dont le Jardin des Plantes s'est offert le luxe.

— Je viens, dit une dame à un gardien, pour voir le serpent à sonnette.

— C'est bien, asseyez-vous là et attendez qu'il vous sonne.

L'*Almanach comique* a la spécialité des prédictions burlesques. Celle-ci continue gaiement la tradition :

« Les gobelets en étain des fontaines Richard Wallace sont remplacés par des gobelets en argent.

« On n'en vole pas un seul. Mais nous devons ajouter qu'on a eu soin de placer un factionnaire à côté de chaque fontaine. »

Nous ne saurions terminer cette promenade à petit cours sans jeter un coup d'œil sur l'*Almanach des Parisiennes*, où Grévin, le piquant fantaisiste, a prodigué les légendes charmantes et audacieuses.

Du côté de l'audace :

Une dame est aux genoux de son mari, suppliante et pathétique :

— Eh bien, oui, s'écrie-t-elle, là, c'est vrai, je t'ai trompé; mais, sur mon honneur, Théodore, je n'ai jamais eu, comme certaines femmes, la chose de permettre qu'on te blague.

Côté charmant :

Une grand'mère et deux adorables bébés :

— Comment! monsieur, gronde la grand'mère en s'adressant au petit garçon qui fait une moue délicate, vous ne rapportez pas le moindre prix?

— Oh! tu sais, intervient la petite fille, p'tite grand'mère, faut pas le dronder, c'est pas de sa faute; y en n'avait plus.

Allons, les acheteurs des almanachs de 1876 ne seront pas volés. Ils en auront pour leur argent

~ Après cette excursion sur les domaines de l'avenir, il faut revenir aux actualités du présent.

Grandes controverses sur la question de savoir si nous aurons ou si nous n'aurons pas des bals de l'Opéra cet hiver.

Le bal de l'Opéra, je dois l'avouer, n'est pas précisément pour moi l'objet d'un culte. La vieille formule était usée. Elle suintait l'ennui. Mais le bal de l'Opéra, transporté dans la nouvelle salle, apparaît forcément rajeuni et métamorphosé.

On ne s'y amusera peut-être pas davantage, mais on s'y pressera certainement en foule, et l'on peut compter sur un regain de vogue dont le commerce parisien doit bénéficier largement.

Dès lors, il faut souhaiter que les bals de l'Opéra soient restaurés dans l'intérêt de tous.

Ce sera un spectacle prodigieux que celui du fameux escalier, quand, au milieu des ruissellements de lumières, on y verra pendre en grappes humaines les costumes bariolés et les dominos chatoyants.

C'est un coup d'œil que nulle part ailleurs on ne saurait trouver.

Qui sait aussi? Peut-être en déménageant les bals de l'Opéra retrouveront-ils leur distinction passée.

La curiosité amenant les femmes du monde dans la nouvelle salle, peut-être les belles nuits des propos galants renaîtront-elles.

~ Décidément, ils y viendront tous!

C'est encore de théâtre qu'il s'agit, et à propos de théâtres, des matinées musicales ou dramatiques dont la mode s'est propagée avec tant de rapidité.

Cet hiver, il n'y aura peut-être pas une seule scène qui restera en dehors de ce mouvement.

Le Vaudeville emboîte le pas à ses confrères et

jouera des pièces inédites de jeunes auteurs. Je ne félicite pas les jeunes auteurs qui en seront ainsi réduits à sacrifier leur œuvre pour une seule audition.

La Comédie-Française hésite encore. Elle invoque la grandeur qui la retient au rivage de la routine. Mais, d'autre part, un combat se livre dans le cœur des sociétaires, qui mettent dans la balance le souci fort naturel de leurs revenus.

Des matinées produiraient à coup sûr un accroissement de recettes dont ils auraient leur part au prorata. Je parie pour une décision finalement affirmative.

Enfin l'Opéra-Comique, à qui les auditions de la messe de Verdi ont réussi si bien, se propose d'inaugurer des matinées avec exécution des vieilles œuvres qui ne figurent plus au répertoire.

Applaudissons!

Le dimanche, autrefois, la population désœuvrée se réfugiait dans l'ahurissante oisiveté du café.

Le théâtre au moins lui meuble l'esprit sans lui ruiner l'estomac.

~ Répétitions à l'Hippodrome de l'avenue Joséphine.

Il paraît qu'on y verra le vrai Blondin, l'homme au Niagara. Mais on aura bien du mal à ouvrir avant le froid. Parmi les écuyères, devait figurer une débutante de seize printemps, faisant de la haute école sur un petit cheval miniature. Mais la débutante s'est éclipisée soudain, et la direction ne sait où la retrouver.

— Est-ce qu'elle aurait jeté son *poney* par-dessus les moulins? demanda un chroniqueur, qui était présent.

~ A la bonne heure! voilà un anniversaire dont je comprends la célébration.

Il ne s'agit plus seulement d'honorer un homme, quelle que soit sa valeur, il s'agit de saluer la plus grande découverte qui ait jamais bouleversé la surface de ce globe.

L'autre jour, il y avait fête en Angleterre pour rappeler, après cinquante ans, l'inauguration du premier chemin de fer qui fut construit dans le monde.

Bien modeste était le début; mais le génie de Stephenson avait remporté la plus sublime victoire dont l'humanité puisse s'enorgueillir.

Ce Stephenson, qui avait voué sa vie à la recherche du problème de la locomotion à vapeur, avait pour détracteur acharné et pour adversaire ardent un chanoine de Darlington, dont je ne me rappelle plus le nom.

Ce chanoine avait combattu à outrance les projets de l'inventeur inspiré. Il les avait traités de folie. Il était même allé jusqu'à accuser Stephenson de vouloir exploiter la crédulité publique.

Or, un matin de cette année 1825, qui mérite de rester à jamais célèbre dans l'histoire, le chanoine, peu clairvoyant, se promenait dans une prairie voisine de Darlington. Il s'en allait, plongé dans ses méditations. A quoi songeait-il? à chercher sans doute quelque argument nouveau pour confondre la chimérique utopie à laquelle il avait déclaré la guerre. Soudain, il entend un bruit singulier en même temps qu'il reçoit le choc de ce que je ne sais quel petit appareil, qui était venu s'empêtrer dans ses jambes. Patatras, notre homme fait la culbute.

Mais comme il s'efforçait de se relever, sans pouvoir y parvenir, une main se tend vers lui et le remet sur ses jambes en même temps qu'une voix lui dit:

— Eh bien, monsieur le chanoine, croirez-vous maintenant?

Cette voix était celle de Stephenson; l'appareil qui avait fait trébucher le chanoine était une locomotive en réduction qu'il faisait marcher pour la première fois, loin de tous les regards qui auraient pu divulguer son expérience.

Que vous semble de cette aventure symbolique où l'avenir venait en quelque sorte culbuter le passé?

Six mois après, une autre locomotive, celle-là de proportions plus grandes, remorquait le premier convoi. Les chemins de fer étaient inventés!

On a constaté ce fait surprenant, que le premier

voyage du premier train avait passé presque inaperçu comme le fait le plus insignifiant du monde, et que c'est à peine si deux ou trois lignes dans un journal du temps mentionnèrent l'application de l'immense découverte qui venait d'être réalisée.

Autre temps, autres mœurs.

Vous imaginez-vous aujourd'hui une expérience de cette importance faite sur un coin quelconque du globe? Il y aurait douze cents reporters qui, le crayon au poing, en consigneraient sur leur carnet jusqu'aux moindres détails.

Le lendemain, d'un bout du monde à l'autre, la presse enregistrerait les comptes rendus. En vingt-quatre heures, l'inventeur serait illustre. Il fallut des années au nom de Stephenson pour arriver à la notoriété. Encore fut-il poursuivi par les quolibets de l'incrédulité et les objections de la science officielle.

Quand on pense qu'en France, lorsque le chemin de fer de Darlington fonctionnait déjà depuis plusieurs mois, il se trouvait de prétendus savants, M. Charles Dupin entre autres, pour soutenir qu'une locomotive tournerait sur place si l'on ne munissait ses roues d'engrenages.

M. Thiers lui-même ne fut-il pas au nombre des sceptiques qui s'obstinaient à ne voir dans les railways qu'une sorte de joujou?

En cinquante ans, comme les choses ont changé de face! Qui sait, lorsqu'on célébrera le centenaire de Stephenson, si la navigation aérienne n'aura pas relégué les chemins de fer eux-mêmes au second plan?

~ Cette espérance, dont je ne vous donne pas la réalisation pour immédiate, ne doit pas ce me semble, empêcher la préfecture de police de veiller un peu sur les *agissements* (c'est le mot à la mode) de ceux qui, sous prétexte d'expérimentations scientifiques, se moquent du pauvre monde et attirent l'argent des badauds.

Si j'annonçais n'importe quel spectacle et qu'ensuite je ne tinsse pas ma promesse, la préfecture de police interviendrait certainement, et elle aurait raison. Supposez un Léotard quelconque affichant qu'il sautera d'un trapèze sur un autre, et venant ensuite au dernier moment, quand le public a payé sa place, dire:

— Ah! bien non! Je n'ose pas, ce sera pour une autre fois.

Est-ce que vous croyez que la plaisanterie serait tolérée?

Les chercheurs de navigation aérienne ne sont évidemment pas tenus de réussir du premier coup, mais au moins doivent-ils essayer.

Je suis même d'avis qu'il ne devrait pas être permis de donner leurs expériences comme spectacle payant, puisqu'ils ne peuvent pas répondre de la qualité de la chose vendue.

~ Que n'a-t-on pas écrit sur les portiers depuis l'immortel Pipelet d'Eugène Sue?

Voici cependant du nouveau sur ce sujet rebattu.

On annonce qu'une ordonnance vient d'être rendue à Madrid pour réglementer d'une façon originale la profession du cordon.

La police aurait décidé que pour être concierge il faudrait désormais avoir servi, soit dans l'armée, soit dans la gendarmerie.

L'intention est louable; mais je demande à ce que Paris n'imité pas Madrid et à ce qu'il continue à y avoir des Pyrénées, pour nous préserver de cette singulière enrégimentation.

Voyez-vous les portiers militaires menant leurs locataires selon les principes de la discipline.

— Locataire X..., avancez à l'ordre!

— Plaît-il?

— Locataire X..., vous êtes rentré hier passé minuit.

— Permettez, je...

— Il n'y a pas à raisonner. Vous êtes rentré passé minuit. Vous garderez les arrêts pendant huit jours.

Et au jour de l'an, la manœuvre des étrennes.

Le portier militaire réunirait les locataires, et, les mettant sur un rang:

— Attention au commandement!... Droite alignement!... Fouillez poches!... Tirez bourse!...

Donnez louis!... Très-bien!... Rompez les rangs!! ..

Non, décidément le portier militaire n'est pas mon rêve.

~ Du concierge à la bonne, la transition est facile.

Laissez-moi donc vous conter une histoire authentique, dont vous apprécierez sans nul doute le charme.

Un de mes amis habitait une petite maison de campagne aux environs de Paris. Les rôdeurs ne manquent pas dans ces parages et, de temps en temps, ils viennent exécuter de jolies raffles nocturnes. C'est ce qui est arrivé la semaine dernière chez mon ami.

Le lendemain matin, en se réveillant, il descend dans sa salle à manger, sise au rez-de-chaussée. Tableau.

Tout est sens dessus dessous. Les étagères sont nues, les tiroirs sont ouverts et vides. Ces messieurs ont fait leur besogne en conscience.

Mon ami, qui était en train de contempler philosophiquement la chose, avisa soudain sa cuisinière, qui, dans un coin, donnait des signes non équivoques du plus profond désespoir.

— Qu'avez-vous donc, Catherine?

— Ah! monsieur!

— Voyons, il ne faut pas vous désoler ainsi, ma bonne fille; il ne s'agit pas, après tout, d'une perte irréparable, et pour quelques centaines de francs...

— Ah! monsieur, ce n'est pas cela... Mais qu'est-ce qu'on va penser de notre maison, si les voleurs vont raconter dans le pays que nous avons du ruolz au lieu d'argenterie.

~ Nous finirons par un mot d'avocat, qui nous semble savoureux au possible.

M^e B... — ne le nommons pas en toutes lettres — était venu rendre visite, dans sa cellule, à un client prévenu de vol qualifié.

Le client, en expliquant son affaire, n'avait pu retenir son émotion et s'était mis à fondre en larmes.

La conférence, cependant, s'achève, et M^e B... prend son chapeau et va partir, lorsque, tenant la porte d'une main, et comme un homme qui se ravise:

— Surtout, dit-il au prévenu, n'oubliez pas de pleurer comme cela devant le jury.

PIERRE VÉRON.

AVIS

Nous croyons être dans notre rôle en donnant un grand développement aux événements d'un intérêt général; c'est pourquoi nous avons multiplié nos gravures relatives à Michel-Ange et aux fêtes données en son honneur, après quatre siècles, dans cette pittoresque ville de Florence, qui fut son berceau, et, pour ainsi dire, le berceau de l'art contemporain. En nous associant ainsi à cette grande manifestation artistique, dans une circonstance qui ne se renouvellera plus pour nous, nous avons voulu rendre un hommage digne de lui à ce génie universel.

Nous répondrons encore au sentiment public, tout en faisant œuvre de patriotisme, en traitant d'une façon sérieuse les événements militaires qui viennent de se produire.

L'appel des réservistes intéresse chaque famille qui compte un ou plusieurs de ses membres dans les rangs de notre nouvelle armée nationale.

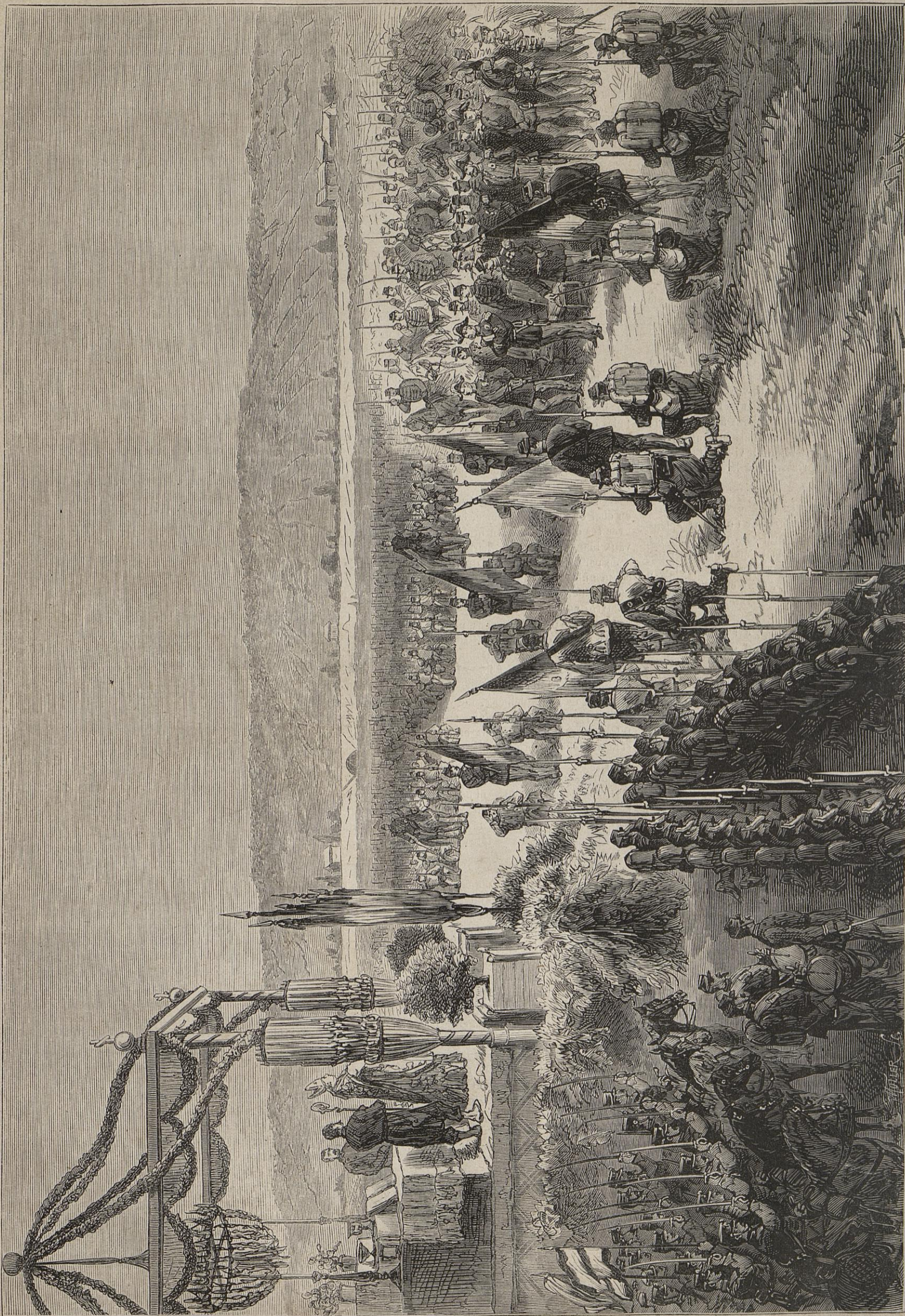
On suivra donc avec intérêt la série que nous commençons aujourd'hui sur ces grandes manœuvres qui ont marqué un progrès immense dans notre organisation et notre tactique militaire et révélé avec les qualités précieuses de nos soldats improvisés les progrès de nos vieux soldats.

Admis à la suite du maréchal de Mac-Mahon, notre collaborateur, qui a été militaire, a pu dessiner sciemment, d'après nature, tout ce que nous publions sur ce sujet. Les absents y trouveront des renseignements authentiques, les présents de vrais souvenirs.

Avis aux réservistes de retour dans leurs foyers.



PARIS. — Courses de vélocipèdes au jardin des Tuileries au profit des inondés. — (Dessin de M. Ferdinandus.)



LES GRANDES MANŒUVRES. — 3^e corps. — La messe militaire dans la plaine de Saint-Marcel, près de Verron (Eure). — L'évêque d'Évreux bénissant l'armée.
(Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.)

LES GRANDES MANŒUVRES

LE 18 septembre, le maréchal de Mac-Mahon, accompagné de l'amiral Montagnac, ministre de la marine, et de sa maison militaire, a quitté Paris par l'express de 8 heures 20 du soir et s'est dirigé sur Moulins, afin d'assister aux grandes manœuvres du 13^e corps d'armée.

13^e CORPS D'ARMÉE (ALLIER)

Promenade du maréchal de Mac-Mahon au milieu de la foule, à Moulins. — La ville de Moulins était brillamment illuminée le dimanche au soir, afin de fêter la visite du Président de la République, et une foule énorme se pressait aux abords de la sous-préfecture, où était descendu le maréchal. Vers dix heures, celui-ci s'étant montré au balcon, la population l'a acclamé avec tant d'enthousiasme que le chef de l'État a dû descendre et faire le tour du kiosque où se tenaient les musiciens. Mac-Mahon a passé à travers la foule, sans escorte, précédé simplement du préfet de l'Allier, M. de Nervo, et du colonel d'Abzac, et ayant à ses côtés le ministre de la marine. Tous les fronts se sont découverts et le cri de « Vive Mac-Mahon! vive la France! » est sorti de toutes les poitrines et a éclaté comme une immense ovation.

Chasseurs du 16^e régiment en éclaireurs sur les collines d'Auberjolle. — Le 20 septembre, par un temps splendide, le 13^e corps d'armée (général Picard), exécuta les grandes manœuvres auxquelles il s'était préparé pendant ces deux dernières semaines. La division Tixier, campée entre Gouise et Bessay, était chargée d'enlever le pont et le village de Saint-Gérard-de-Vaux à la division de Bretteville.

A cinq heures, la diane sonne; à sept heures, les troupes du général Tixier se mettent en mouvement, la brigade Copmartin à gauche et la brigade Logerot à droite. Cette dernière, précédée d'un fort rideau de cavalerie appartenant au 16^e chasseurs à cheval, masque ainsi ses mouvements et aborde l'ennemi par les collines d'Auffieux et Auberjolle.

Prise du village de Saint-Gérard-de-Vaux et du parc des Brosses par la brigade Copmartin. — La division de Bretteville, vigoureusement attaquée sur les crêtes de l'étang des Gaillards, qui s'étendent de Saint-Gérard jusqu'au chemin de fer du Bourbonnais, se défend avec ténacité, et un instant même refoule les assaillants dans les plaines d'Hauterive. Mais bientôt, grâce aux feux concentrés d'une batterie établie aux Guillerottes et de deux autres batteries qui prennent l'ennemi en écharpe, la division Tixier force celui-ci à se maintenir sur la défensive. La brigade Copmartin se forme en colonne d'attaque et se lance en avant, précédée de nuées de tirailleurs qui lui débalaient le terrain. Pendant que le 83^e s'engage sur les pentes qui conduisent à Saint-Gérard, le 82^e, appuyé par le 16^e chasseurs à pied, se jette sur les murs du parc des Brosses, qui ont été crénelés et où le génie a pratiqué plusieurs brèches à l'aide de la dynamite. En un clin d'œil ces obstacles sont escaladés, nos soldats se faisant la courte échelle, et la division de Bretteville est refoulée vers le sud-est.

Halte du général Copmartin. — A midi, le feu cesse; deux heures de repos sont accordées aux troupes, qui vont déjeuner. En parcourant le champ de manœuvres, le hasard me fait rencontrer le général Copmartin, qui a établi son quartier général à l'entrée d'une grange à moitié défoncée, et où les chevaux de l'escorte ont été installés. Cet officier supérieur, qui est un artiste émérite, connu surtout par ses charmants dessins sur la campagne du Mexique, m'accueille avec la plus grande affabilité et me force à partager son modeste déjeuner de campagne.

Aspect de Saint-Gérard-de-Vaux, occupé par les bagages de la division Texier. — Saint-Gérard-de-Vaux est en ce moment occupé par les bagages et impédiments de la division Texier, et on voit, confondus pêle-mêle, les voitures Niel des bataillons d'infanterie, les prolonges du train des équipages, les fourgons de

l'ambulance marquées de la croix rouge, les voitures des cantinières, etc., etc.

A deux heures, l'action recommence. La division Texier, continuant sa marche en avant, continue à refouler l'ennemi dans la forêt de Mézières.

Quartier général du maréchal de Mac-Mahon, à Varennes. — A quatre heures du soir, le feu cesse. Le maréchal de Mac-Mahon, qui avait suivi avec le plus vif intérêt tous les mouvements des deux divisions, transporte son quartier général à l'hôtel de la Poste, dans le petit village de Varennes. Le mardi 21 septembre, après avoir passé le 13^e corps en revue, le maréchal quitte Varennes à onze heures du matin, se dirigeant vers Malesherbes, où il devait également inspecter les troupes du 5^e corps.

5^e CORPS D'ARMÉE (LOIRET)

Le maréchal de Mac-Mahon se rendant en break au centre de la ligne d'opérations. — Le maréchal de Mac-Mahon, arrivé mardi soir, avait établi son quartier général dans le village de Malesherbes, perdu dans un bas-fond rempli de fourrés et sillonné de cours d'eau.

Ce matin, la journée s'était annoncée comme devant être des plus mauvaises. Il avait plu toute la nuit et, au jour levant, le ciel était chargé de gros nuages noirs qui crevaient de temps à autre en averses.

A neuf heures, arrivent devant la porte du grand quartier général les gendarmes d'escorte en képi, la tunique relevée et le revolver passé en bandoulière dans un étui de cuir fauve.

Le maréchal, que le général Bataille, commandant en chef du 5^e corps d'armée, est venu chercher, monte avec ses officiers dans un break attelé par quatre chevaux blancs du 32^e d'artillerie.

Je pars de Malesherbes quelques instants après en compagnie d'un capitaine du 37^e de ligne de l'armée territoriale, et nous parcourons le terrain où les manœuvres vont avoir lieu.

A la sortie de Malesherbes, un peu au-dessus du passage à niveau de la ligne d'Orléans, je rencontre le 82^e de ligne, de la division Halna du Fretay, dite armée de Malesherbes, qui bat en retraite devant la division Berthauld, ou armée de Pithiviers, qui s'avance dans la direction de Fontainebleau. Les soldats de ce régiment, le képi recouvert d'une coiffe en toile blanche, capote retroussée, bidon recouvert en drap bleu et quart au côté, marchent à la file indienne dans les terres labourées, prêts à se déployer en tirailleurs en cas de surprise. Beaucoup d'entre eux portent sur le sac des boîtes de conserves anglaises et des rouleaux recouverts en papier jaune qui sont une variété du saucisson de pois usité dans l'armée allemande et que l'on a donné à l'essai pendant les manœuvres qui vont avoir lieu.

Halte du 4^e dragons en arrière de Filay. — Un peu en arrière de Filay, le 4^e dragons a fait halte avec une batterie du 32^e d'artillerie dont il forme le soutien.

Les hommes ont mis pied à terre et se promènent enveloppés dans leurs grands manteaux blancs, le sabre traînant et battant la fausse botte, la crinière de leur petit casque à tête de Méduse attachée dans le milieu afin que le vent ne la fasse pas flotter contre le visage. Les carabines sont en faisceaux devant les lignes de chevaux. Tout en avant les officiers se sont réunis, ayant endossé par-dessus leur uniforme la longue capote noire, au col rabattu avec le numéro du régiment.

Pour le moment, cette petite force est immobilisée; s'étant trop avancés en prenant position, dragons et artilleurs ont été enveloppés et faits prisonniers par les troupes de l'armée de Malesherbes qui battaient en retraite. Après avoir passé par la Brosse, j'arrive à Angerville, où le maréchal doit venir déjeuner. Le gros des opérations ne doit avoir lieu que cette après-midi; pour ce matin, tout se borne à l'échange de quelques coups de fusil. Toutes les troupes de la division Berthauld affluent sur Angerville, passent le pont jeté sur la petite rivière de l'Essonne, et garnissent les pentes assez escarpées qui s'élèvent sur l'autre rive afin d'en disputer le passage à l'ennemi.

Le maréchal de Mac-Mahon assistant au passage de l'Essonne. — Reprise. — Après une halte d'une heure, les opérations recommencent. Le maréchal, dès le début, prend position un peu en arrière d'une batterie de quatre pièces de 7 du 32^e d'artillerie, établie en face du

château de M. Verrier. Un nombreux état-major entoure le maréchal. Je remarque les généraux Bataille, Halna du Fretay, duc de Nemours, de Cisse, etc. Tous ces officiers supérieurs ont revêtu la nouvelle tenue de campagne, pelisse noire, fendue sur le côté, à larges brandebourgs plats, les manches galonnées en noir avec deux ou trois petites étoiles en argent pour indiquer le grade. Je citerai encore MM. les colonels d'Abzac et Broye, aides de camp du maréchal; le commandant d'état-major Garcin, le jeune Patrice de Mac-Mahon en uniforme de saint-cyrien, avec les galons jaunes de caporal; un colonel d'état-major anglais à l'uniforme sombre et sévère, képi à large galon d'or, visière tombante cerclée en cuivre, tunique noire à hongroise d'or sur les poignets, un large cordon doré en sautoir.

Le fanion, en soie tricolore, entouré d'une frange d'or, est porté par un sous-officier de dragons. Sur l'extrémité de la crête que nous occupons, des tirailleurs du 82^e sont couchés à plat ventre, l'œil aux aguets, la main sur la détente du chassapot. Les artilleurs, le pantalon à double bande rouge renfermé dans des guêtres en toile blanche, la carabine en sautoir, sont rangés autour des pièces, prêts à faire feu.

Vue générale de l'action en arrière d'Angerville, à deux heures du soir. — Vers les deux heures, des masses d'infanterie ennemie, précédées de tirailleurs, se font voir autour de la gare de la Brosse, sortant des taillis avoisinants; notre batterie leur envoie une salve générale, à laquelle répond une de leurs batteries établie derrière les murs du parc d'Angerville. Sur la droite, nous voyons leurs chasseurs et leurs dragons, dont le casque brille au soleil, traverser les prés, déployés en fourrageurs, et gagner la route de Roncevaux. Peu après, une épaisse colonne d'infanterie se dessine sur les crêtes, se dirigeant sur notre gauche, où tout fait supposer que se portera l'effort principal de l'armée de Pithiviers.

Engagement de tirailleurs des 82^e et 83^e au delà de Puiseaux. — En effet, à trois heures, une violente canonnade et un feu d'infanterie des plus vifs se font entendre dans cette direction. L'ennemi vient de passer l'Essonne au pont de Briare. Le 83^e de ligne, qui défendait cette position, se retire lentement devant des forces supérieures. Un aide de camp arrive à fond de train à la batterie et dit quelques mots au commandant: « Qu'on rattache les pièces aux avant-trains! » s'écrie celui-ci. Sur la route, nous voyons deux autres batteries, suivies d'un bataillon du 82^e, se porter rapidement sur le point menacé. L'escadron de hussards qui sert de soutien à la batterie part au galop de charge pour débayer la route. Les chevaux barbes, animés par le bruit de la fusillade, dévorent l'espace.

L'infanterie qui précédait se jette dans les fossés de chaque côté de la route: « Faites monter les hommes sur les caissons, et au trot. »

La batterie s'éloigne à toute vitesse.

J'arrive bientôt sur le théâtre de l'action; une batterie est établie à gauche du parc d'Angerville; les deux autres plus en avant en travers de la route, à la hauteur de la ferme la Gargotte. Le 1^{er} bataillon du 82^e est envoyé en soutien au 83^e de ligne, qui continue à battre lentement en retraite. La 1^{re} compagnie se divise en escouades et marche par petits groupes prêts à se déployer en tirailleurs. Bientôt arrive un hussard, le cheval blanc d'écume, qui crie au capitaine: « Faites commencer le feu! — Déployez-vous en tirailleurs! » crie cet officier, et ses hommes se couchent dans une vigne, ouvrant le feu sur une nuée de tirailleurs ennemis qui débouchent du village de Puiseaux.

Il est quatre heures. A ce moment, les arbitres des manœuvres, escortés de chasseurs porteurs de fanions blancs bordés d'un large galon rouge, parcourent la ligne d'attaque, précédés d'un trompette de dragons qui sonne: « Cessez le feu! »

L'action s'arrête pour aujourd'hui, et le corps de Malesherbes continue son mouvement de retraite, pendant que les troupes du général Berthauld s'établissent dans les villages d'Angerville, Oberville, Dimancheville et Puiseaux, qu'elles viennent d'occuper.

3^e CORPS D'ARMÉE (EURE)

Grande messe militaire célébrée dans la plaine de Saint-Marcel, près Vernon. — Aujourd'hui dimanche,

messe au camp; fête au ciel, fête sur la terre; un soleil radieux nous salue au réveil. Chacun a des velle-tés d'élégance; on ne voit que cols blancs et bottes d'un vernis irréprochable. Qui ne se sentirait renaître à cette splendide lumière, à l'aspect de ce ciel bleu après les pluies torrentielles que nous avons subies à Saint-Vincent-des-Bois, que nos soldats ont surnommé Saint-Vincent-des-Boues? L'autel a été dressé au fond de la plaine, au pied du village de Violet, et c'est là que l'aumônier en chef du 3^e corps d'armée va officier. Le maréchal de Mac-Mahon, ayant à sa droite le général de Cissey, ministre de la guerre, et, à sa gauche, le maréchal Canrobert, se tient devant l'autel.

L'état-major général et les officiers étrangers qui ont suivi les manœuvres assistent également au saint sacrifice, à cheval et l'épée au poing; en arrière les lignes de la cavalerie; de chaque côté, les colonnes profondes de l'infanterie.

La messe au camp est encore un de ces grands spectacles dont on se souvient, et quand, sous cette voûte bleue qui sert de tente à cet autel improvisé, le prêtre élève le saint calice au roulement des tambours, au son des clairons, aux accents des musiques militaires, alors que ceux qui commandent à toute une armée fléchissent humblement le genou, le spectacle devient vraiment sublime.

DICK.

LES COURSES DE VÉLOCIPÈDES

QUE fera-t-on des Tuileries? Telle est la question qui fut adressée, il a deux ans, à l'Assemblée nationale.

L'Assemblée nomma une commission qui s'est énergiquement prononcée pour la conservation de l'élégant édifice construit par Philibert Delorme. Quant aux projets de restauration et de destination, ils ne peuvent être encore sérieusement examinés.

On a discuté longtemps sur l'opportunité d'ouvrir, à travers le jardin des Tuileries, un passage pour les piétons, et même un passage pour les voitures.

Pour les piétons, il nous semble que le problème n'était pas bien difficile à résoudre. Il était inutile, comme on l'avait proposé, d'abattre deux rangées de nos arbres vénérables. Installons une dizaine de candélabres et confions la surveillance nocturne à six gardiens de la paix: tout est dit. Mais, pour les voitures, s'il est vraiment indispensable qu'on leur fasse gagner trois minutes, il faut qu'on s'arrête au seul projet raisonnable: le passage entre le palais et l'ancien jardin réservé.

Le jardin des Tuileries, on l'a dit souvent et il ne faut pas se lasser de le répéter, c'est la campagne des Parisiens qui n'ont pas de villa; c'est l'air relativement pur, c'est l'ombre, c'est la jouissance gratuite du parterre fleuri, pour toute une population de femmes, d'enfants, de vieillards. Les artistes, les hommes de lettres, les savants, tout ce Paris qui a besoin d'un peu de calme et d'isolement, pour songer, pour rêver, adorent les Tuileries.

Et tenez, n'a-t-on pas trouvé déjà de nombreux moyens d'utiliser ce vaste jardin? On y a donné de beaux concerts pour les inondés, on y a installé l'Exposition d'horticulture et les pittoresques annexes du Congrès de géographie.

Le dimanche, 19 septembre, on y avait organisé, encore au bénéfice des inondés, des courses de vélocipèdes. C'était très-pittoresque. D'excellentes musiques jouaient sous les vieux arbres; la tribune d'honneur s'élevait au centre de la grande allée; la foule élégante se pressait dans l'enceinte réservée, devant le gracieux pavillon où se réunissaient les concurrents. Du jardin réservé on embrassait d'un coup d'œil toute la large piste qui tournait autour du bassin, entre les deux terrasses monumentales.

Le public se passionnait presque aussi vivement qu'à Longchamp. La course internationale nous a donné de véritables émotions. Les deux rivaux qui avaient devancé leurs dix-huit concurrents étaient MM. Thuillier et Moore.

M. Thuillier avait déjà remporté le prix de la course.

précédente. Il jouit, du reste, parmi les plus habiles vélocipédistes, d'une réputation bien méritée. C'est lui qui, pendant l'hiver, apporte au *Moniteur universel* et au *Petit Moniteur* les dernières nouvelles de Versailles.

L'an dernier, M. Thuillier faisait le trajet en moins de quarante-cinq minutes.

C'était pour cet intrépide coureur qu'on pariait dimanche. Huit fois il a fait le tour de la piste, disputant le prix à M. Moore.

Quant à M. Moore, qui est Parisien, bien Parisien, le public le prenait pour un Anglais. Et c'étaient des cris: « Courage, Thuillier! courage! »

C'est M. Moore pourtant qui a gagné. La course précédente avait épuisé les forces de notre champion. N'importe, Thuillier, « le glorieux vaincu, » a été cordialement fêté.

Le concours d'adresse a été très-brillant. C'était la partie gymnastique du programme. On courait debout sur un seul pied, ou penché comme le *Mercurius messenger*; on jonglait, on franchissait des obstacles. Avec MM. Pascaud, Vidot, etc., Salvator, le vélocipédiste qui fait pour le *Petit Moniteur* le service des dépêches, a obtenu beaucoup de succès. Chaussé de sabots, hésitant comme un paysan lourdaud qui, pour la première fois, enfourche le bicycle, il finissait par se lancer, ôtant pendant la course vingt gilets boutonnés les uns sur les autres, ôtant sa culotte (vous pensez si l'on a frémi) et apparaissant enfin en élégant costume de jockey...

Nous voudrions revoir ces courses, par un beau dimanche d'automne, sous les arbres au feuillage rougi. Ce sera pour bientôt, dit-on.

LA PUPILLE

(Suite)

Pour la première fois, son cœur éprouva un sentiment jusqu'alors inconnu.

Il aima la gouvernante.

Cette passion fut discrète et concentrée; M^{lle} Rose la devina néanmoins et elle en fut touchée.

Ce fut avec un charme extrême qu'ils accompagnèrent M^{me} de Blangy dans ses premières et courtes promenades.

Guidée par les deux jeunes gens, qui la soutenaient dans sa marche encore chancelante, la comtesse alla s'asseoir sous un bosquet touffu qui bordait la pelouse du château.

L'été était dans son plein.

Le soleil de juillet ranimait la malade.

Lionel n'avait jamais goûté d'aussi douces heures que celles passées près de sa mère et de Rose.

Il ne songeait plus à Paris.

Le monde entier pour lui, c'était le château paternel.

L'héritier des de Blangy était, à cette époque, un beau jeune homme, d'une taille au-dessus de la moyenne, plein de distinction dans l'ensemble de sa personne et de finesse poétique dans sa physionomie.

Différant complètement de celle des jeunes élégants de la capitale, sa mise était d'une simplicité rustique qui lui seyait à ravir.

Il portait les cheveux longs, et leur couleur brune encadrait harmonieusement son front grand et lumineux.

La fierté et la franchise éclataient dans ses regards, et ses prunelles expressives étaient deux foyers d'où s'échappaient parfois de vives étincelles.

Un peu maigre, son profil régulier, et dont un nez mince et droit, d'une forme irréprochable, ennoblisait le galbe, était véritablement aristocratique.

Ses lèvres humides, quelque peu sensuelles et d'un rose éclatant, que surmontait une moustache fine et soyeuse, avaient dans leur sourire une sorte de gravité rêveuse remplie de douceur et de bonté.

Rose ne put résister à tant de charmes, et Lionel ne tarda pas à comprendre qu'il était payé de retour.

Vous qui n'en êtes plus à ce premier triomphe, rappelez-vous l'ivresse qu'il vous fit ressentir; re-

portez-vous à l'époque où, pour la première fois, une main de femme aimée a serré la vôtre dans l'ombre, en consacrant par cette douce étreinte un aveu muet, et jugez par vous-même de ce qui dut se passer dans l'âme du jeune de Blangy.

Un secret existait désormais entre Rose et lui.

La dissimulation est un bonheur dans un cas semblable; Lionel mit tous ses soins à ce que personne ne pût soupçonner ce qui se passait dans son cœur.

D'une froideur sans affectation vis-à-vis de Rose en présence de tiers, dès qu'il se trouvait seul avec elle, il lui saisissait les mains, les couvrait de baisers et de larmes, et plongeait ses regards dans ceux de la jeune fille, comme s'il eût voulu les faire pénétrer jusqu'à son âme.

Cet amour chaste et sincère ne dépassait pas les limites du plus strict platonisme; seulement, chaque soir, dès que sa mère s'était retirée, Lionel sortait du château et, comme un malfaiteur, se glissait dans l'obscurité jusque sous la croisée de la chambre de M^{lle} Bernard, située au rez-de-chaussée.

Un coup discret, un bruit imperceptible annonçait à celle-ci la présence de Lionel.

Alors la lampe de la gouvernante s'éteignait, les persiennes de sa croisée tournaient en silence sur leurs gonds huilés avec soin, et une ombre se dessinait sur le fond ténébreux de l'appartement.

Lionel saisissait la main qu'on lui tendait, et, après une heure d'entretien chaste et calme, il regagnait son appartement, ivre d'espoir et de bonheur.

Trois mois se passèrent ainsi. Au bout de ce temps, M^{me} de Blangy retomba plus malade qu'elle ne l'avait jamais été.

Son chevet réunit les deux amoureux comme par le passé.

Malgré les médications attentives et dévouées qui l'entouraient, la comtesse mourut au bout de quelques semaines en bénissant ces deux jeunes gens.

Le chagrin de Lionel fut horrible, et rien ne peut donner idée du désespoir qui s'empara de lui.

Rose seule parvint à apporter quelque calme dans son cœur.

La femme aimée console si bien! et Lionel aimait davantage encore la gouvernante depuis qu'il l'avait vue soigner sa mère avec autant d'abnégation que de dévouement.

Pendant les premières semaines qui suivirent la triste cérémonie de l'inhumation de M^{me} de Blangy, tout resta au château dans l'ordre accoutumé; mais dès qu'un peu de calme se fut rétabli dans les esprits, le danger qu'elle finirait par courir en restant au château près de Lionel, devenu complètement son maître, fut compris par Rose, et un matin elle lui annonça son départ.

Supplications, larmes, prières, le jeune homme, que cette nouvelle désespéra, employa tous les moyens pour retenir M^{lle} Bernard, mais Rose fut inflexible.

Dès qu'elle eut quitté le château, Cyprienne et Lionel se trouvèrent dans l'isolement le plus complet, et d'autant plus pénible qu'ils ne cherchèrent nullement à puiser aucune consolation dans la mutuelle confiance de leurs chagrins.

Lionel ne songea qu'à la perte de sa mère et au départ de Rose, sans laquelle il sentait qu'il ne pouvait plus vivre.

Pendant tout le jour, il fuyait avec son fusil et ses chiens, afin de tenter de se distraire; vains efforts.

Au bout de quelques centaines de pas, il s'arrêtait sous le premier arbre ombreux qu'il rencontrait, s'asseyait sur la mousse, mettait les coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, et s'abandonnait à une longue et cruelle méditation.

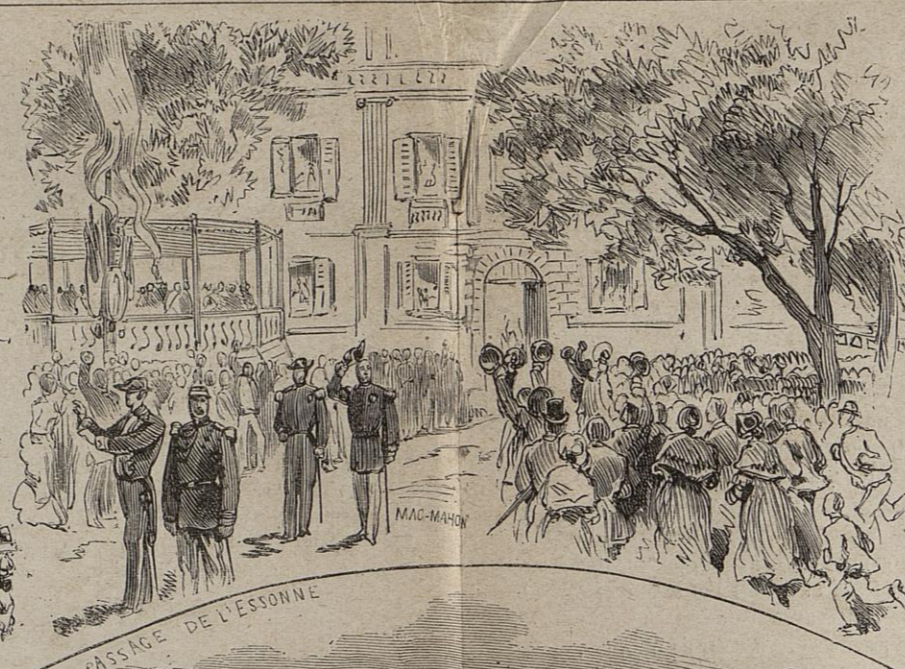
Souvent la nuit le surprenait ainsi, muet, immobile, laissant couler sur ses joues fiévreuses de grosses larmes qu'il adressait à celle qui n'était plus et à celle qui était loin.

Les journées de Cyprienne ne s'écoulaient pas d'une façon moins triste que celles de son cousin.

La solitude la navrait. Elle passait de longues heures à prier Dieu pour l'âme de sa chère maman, puis après regrettait M^{lle} Bernard, et jusqu'au travail qu'elle lui faisait faire.

Marianne employait vainement tous les moyens possibles pour la distraire.

13^e CORPS - PRISE DU PÉAGE S^t AGY PAR LE 38^e BATAILLON BRIGADE COPMARTIN



PASSAGE DE L'ESSONNE



5^e CORPS - TIRAILLEURS SE RETIRANT DEVANT LA D^e BERTHAULT



13^e CORPS - HALTE DU GÉNÉRAL COPMARTIN



13^e CORPS - S^t JEAN DE VAUX OCCUPÉ PAR LES BATAILLONS DU TIXIER



5^e CORPS - HALTE DU 45^e DRAGON A FLAY

12^e CORPS - PRISE DE S^t JEAN PAR LE 16^e DE LIGNE (BRIGADE COPMARTIN) DU TIXIER



13^e CORPS - RECONNAISSANCE DE CHASSIERS A CHEVAL DU 45^e SUR LA COLLINE D'AUVERGNY



5^e CORPS - MARCHÉ SE RENDEMENT EN BATAILLE AU PLATEAU DES BRUYES



5^e CORPS - FAIBLE ATTAQUE DE LA DIVISION BERTHAULT SUR LE CENTRE DE LA DIVISION DU FRÉY

LES GRANDES MANŒUVRES. — Le 5^e corps à Malesherbes (Loiret). — Le 13^e corps à Varennes (Allier). — (Voir les légendes de détail.)

Dessin de MM. G. Janet et Ferdinandus, d'après les croquis de M. Dick, notre envoyé spécial.

Cyprienne, en proie à une tristesse que rien ne pouvait vaincre, restait insensible à toutes les affectueuses tentatives de la brave femme.

Elle avait treize ans alors, et traversait cette phase de l'enfance où la croissance précipitée exige un calme complet de l'esprit et les soins les plus assidus pour le corps.

Si Lionel ne l'eût point considérée comme une enfant, ils auraient pu puiser quelque courage l'un dans l'autre; mais égoïste comme tous les amants, et croyant Cyprienne incapable de comprendre la grandeur de la perte qu'ils avaient faite par la mort de M^{me} de Blangy, il dédaignait de s'ouvrir à elle, et, de son côté, la petite cousine n'osait faire le premier pas.

Ce fut M^e Leprevost qui vint changer cet état de choses.

Par la mort de la comtesse, Cyprienne se trouvait sans tutrice; la direction de sa fortune revenait naturellement à Lionel.

Le notaire lui exposa la situation.

M. de Blangy accepta la charge qu'on lui imposait, sans en bien comprendre toute l'importance.

Il devint le tuteur de Cyprienne, et M^e Leprevost fut nommé subrogé-tuteur de l'orpheline.

Cette première affaire réglée, le digne notaire fit comprendre à Lionel qu'il ne pouvait laisser sa cousine plus longtemps sans institutrice.

Son avenir exigeait impérieusement que son éducation devint digne du rang qu'elle était appelée à tenir dans la société.

La pensée de remplacer Rose parut être un sacrifice à Lionel.

Il n'osa avouer au notaire le véritable motif de l'opposition qu'il manifesta; mais il lui déclara formellement qu'il ne voulait pas qu'une étrangère vint de nouveau s'établir chez lui.

Vis-à-vis de cette résolution, un seul parti restait à prendre; c'était celui de mettre Cyprienne en pension.

M. de Blangy l'accueillit avec empressement.

M^e Leprevost connaissait un pensionnat, à Nantes, où l'éducation était fort soignée.

Lionel le chargea d'y conduire Cyprienne le plus tôt possible.

Il restait à la préparer à cette grave nouvelle.

Se ressouvenant des larmes que la pauvre petite avait versées jadis au même sujet, M^e Leprevost lui annonça la résolution de son tuteur, avec tous les ménagements possibles.

A son grand étonnement, Cyprienne se résigna à l'instant, sans proférer une plainte.

La vie qu'elle menait au château depuis quelque temps lui semblait si triste, si remplie de poignants souvenirs, que l'avenir nouveau qui s'ouvrait devant elle lui parut être un palliatif désirable à tous ses tourments.

Les préparatifs de son départ furent bientôt terminés, et, quinze jours après, M^e Leprevost partait avec l'orpheline.

Resté tout à fait seul, Lionel lutta encore quelques semaines; puis, las d'essayer de combattre vainement sa mélancolie, il résolut de rejoindre M^{lle} Bernard le plus tôt possible.

Paris avait été quelques mois auparavant le but de tous ses desirs; M^{lle} Bernard y était. Les motifs qui avaient engagé le jeune comte à se rendre dans la capitale étaient déçus.

Le soir même, il se mit en route, laissant le château à la garde de Jean, et, deux jours après, il descendait dans un des principaux hôtels de la capitale.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DU PALAIS

UNE vraie tragédie, après tout, que cette tragédie de Whitechapel! Vous remarquerez la substitution du mot « tragédie » au mot « drame, » qui depuis quelque temps a prévalu dans les colonnes de la presse à sensation; cela doit-il nous présager un retour vers Pécole classique?

Soit! mais, dans la presse du compte rendu judiciaire, cela n'a pas une grande portée littéraire.

Le monde dans lequel la tragédie s'est produite n'offre rien de poétique; l'inculpé principal, Henri Wainwright, âgé de trente-six ans, est un fabricant de brosses, et il avait contracté une liaison fort irrégulière avec une jeune fille de vingt ans nommée Alice Day, qu'il a rencontrée dans un bal public de Londres. Un jour, Wainwright emmène avec lui un jeune ouvrier de sa profession nommé Stokes, pour l'aider à emporter un paquet qu'il avait, disait-il, laissé à son ancienne demeure. Il n'y avait pas seulement un paquet, il y en avait deux, enveloppés de toile noire et entourés d'une corde; il y avait en outre un couperet, une pelle et un marteau. Tout cela exhalait une fort mauvaise odeur. Cependant Wainwright et Stokes se mettent en chemin. Pour Dieu! disait le premier au second, ne les laissez pas toucher, car vous les briseriez! On arriva ainsi jusqu'au portail d'une église, et Wainwright s'éloigna pendant quelques minutes pour chercher un cab. Stokes, resté seul gardien des deux paquets déposés à terre, souleva un peu la toile, et il vit une tête humaine dont les cheveux étaient ensanglantés, puis une main, puis un bras; l'odeur devenait effroyable! Wainwright revient avec un cab, y fait hisser les deux paquets et part à fond de train; Stokes le suit en courant, cherchant à faire part de ses soupçons à tous les policemen qui se trouvent sur son chemin; mais ceux-ci lui rient au nez, ils le prennent pour un fou. Il était épuisé de fatigue, mais il courait toujours, et heureusement il put aller jusqu'au bout, et des policemen, un peu moins sceptiques que les premiers, — peut-être parce que le cab n'était plus lancé à grande vitesse, — purent constater que chaque paquet contenait une moitié de cadavre. En chemin, Wainwright avait fait arrêter la voiture pour y faire monter Alice Day, qui l'attendait là où qu'il avait rencontrée par hasard. Chez l'inspecteur de police, l'inculpé déclare qu'il ne savait pas plus que Stokes quel était la nature des paquets; un gentleman inconnu lui avait offert deux souverains pour opérer ce transport; il en avait demandé trois et les avait obtenus; voilà tout ce qu'il pouvait dire.

Mais les tragédies, comme les drames, ont, à ce qu'il paraît, leurs incidents. Voilà Stokes devant le tribunal de police de Soutwark, qui déclare qu'un jour une femme de haute taille est venue faire à Wainwright en sa présence des réclamations qui ont paru contrarier celui-ci; dans sa conviction, dit-il, ce doit être cette femme que Wainwright a tuée et coupée en morceaux! Émotion dans l'auditoire, émotion d'autant plus grande que déjà on est persuadé que la victime est une jeune fille nommée Henriette Lane, que l'inculpé a rendue mère de deux enfants, et qui a disparu tout à coup, il y a un an. Mais l'émotion se calme ou plutôt elle change d'objet; on entend des cris au moment où le jeune Stokes vient de rentrer dans la chambre des témoins; il s'est trouvé face à face avec la femme de haute taille dont il croyait fermement avoir porté la tête et les membres! Elle était parfaitement vivante; elle se nomme M^{me} Wilmore, et c'est à elle qu'Henriette Lane avait confié la garde de ses enfants quand elle est partie pour ce voyage dont elle n'est pas revenue, il y a un an. Pauvre Henriette Lane! elle avait été séduite, puis enlevée par Wainwright, et, mère de deux enfants, elle allait le retrouver sur le continent, avait-elle dit. Ce sont les dernières paroles d'elle qui aient été entendues.

En Angleterre, vous le savez déjà, lecteurs, l'instruction se fait publiquement devant le tribunal de police qui renvoie, s'il y a lieu, les inculpés devant les assises; cette instruction n'est pas encore terminée; mais déjà les sœurs d'Henriette Lane ont reconnu son corps, ses bijoux, certains objets à son usage; on a retrouvé le marchand qui a vendu la toile noire, celui qui a vendu la corde, celui qui a vendu le chlorure de chaux destiné à consumer le cadavre; mais l'enquête continue. Alice Day a été mise en liberté. Les médecins experts ont trouvé dans le cerveau deux balles de pistolet... De sorte que, malgré les dénégations méthodiques et absolues de Wainwright, les débats devant les assises n'apporteront probablement aucun élément nouveau à l'accusation.

La chambre des vacations du tribunal correctionnel de la Seine a eu à statuer cette semaine sur l'affaire de l'*Omnibus des travailleurs*. Une excellente idée pourtant que celle qui a présidé à la fondation de cet établissement; mais que de bonnes idées tournent mal à l'exé-

cution! C'est toujours la même chose; on veut faire fortune trop vite; on veut s'enrichir tout de suite, et, quand on a une bonne idée, on en abuse au lieu d'en user sagement. Qui ne sait, étant un peu au courant des conditions de la vie parisienne, ce que coûtait le crédit quand on s'adressait aux marchands à la semaine, aux revendeuses à la toilette? D'abord il fallait prendre nécessairement l'article qu'ils avaient à vous offrir, et à quel prix! Depuis une quinzaine d'années, cependant, certains marchands, dits « à tempérament, » envoyaient le consommateur dans divers magasins; celui-ci choisissait ce qui lui plaisait et au prix établi pour le public ordinaire; puis les marchands « à tempérament » payaient et se faisaient rembourser hebdomadairement ou mensuellement par petites sommes, en prélevant une prime plus ou moins forte.

Telle est l'idée qui, depuis, a été exploitée en grand et avec un certain succès. Le sieur Moïse Wallach a fondé une maison de ce genre en 1863, puis il a voulu en faire la base d'une commandite au capital de trois millions. Il a échoué en 1870, et il s'est borné au capital de 300,000 francs. Mais, avec l'aide d'un sieur Halphen, il a repris sa première idée de trois millions, sous forme d'une société distincte, dite « du crédit général, » pour venir en aide à la première. Alors les irrégularités s'amontent, le capital n'est pas souscrit, le quart n'est pas effectivement versé aux termes de la déclaration exigée par la loi sur les sociétés; la faillite est imminente, et, si on la retarde, c'est à l'aide de manœuvres frauduleuses qui constituent l'escroquerie. Relisez tous les grands procès financiers qui ont attristé le public honnête dans ces derniers temps, et vous retrouverez toujours, avec des noms, des chiffres et des incidents différents, la même succession d'expédients coupables qui ruinent de pauvres familles.

On disait autrefois avec un certain cynisme: « Ah! de combien de ruines privées se compose une grande fortune industrielle! » Aujourd'hui, c'est encore bien pis, car il faut dire: « De combien de désastres particuliers se compose une grande catastrophe! »

Plusieurs des prévenus ont été acquittés, mais Moïse Wallach et trois autres fondateurs ont été condamnés chacun en deux années d'emprisonnement et 1,000 fr. d'amende; Halphen en une année d'emprisonnement et 1,000 fr. d'amende; enfin, un nommé Michaud en 500 fr. d'amende.

Vous voyez que les tribunaux ont encore beaucoup à faire dans ce temps de vacances!

Et puis nous avons eu le *drame de la Bourse*. Remarquez encore qu'ici le mot « tragédie » n'a pas prévalu. Heureusement, dans ma dernière chronique, je me suis expliqué sur ce que j'appelle « l'influence du revolver sur les mœurs françaises au dix-neuvième siècle. »

Revolver à part, ou revolver compris, si vous aimez mieux, c'est une très-vilaine histoire que ce drame de la Bourse, beaucoup plus vilaine que sanglante, car, Dieu merci, les blessures ont été, comme dans l'affaire de Belgique, insignifiantes. Seulement, on peut se figurer quel a été l'effet de trois coups de revolver tirés sur le péristyle de la Bourse; à l'intérieur, on ne s'en serait peut-être pas aperçu; le vacarme qui se fait autour de la corbeille couvrirait bien d'autres bruits, ma foi!

— Monsieur, je vous cravacherai, avait dit un monsieur à un autre, un ingénieur à un banquier.

— Monsieur, je porte un revolver, et si vous usez de violence, je me défendrai, avait répondu le banquier...

Mais je m'aperçois que j'oublie le prologue du drame.

Il y a quelques années, M^{lle} Thérèse était danseuse et faisait partie du corps de ballet de l'Opéra; elle devint la maîtresse de M. Dugas (le banquier) et un enfant fut la suite de leurs relations, qui auraient duré quatre ans et qui prirent fin comme toutes les liaisons éphémères entre danseuses et banquiers. M. Dugas avait fait une assurance de 2,000 francs sur la tête de l'enfant et, en cas de décès de celui-ci, les primes devaient être remboursées à la mère. Mais la mère, M^{lle} Thérèse, était devenue M^{me} Legrand quand l'enfant mourut, et c'est à M. Legrand (l'ingénieur), que les primes furent payées. Ce qu'il y a de certain, affaires d'intérêt ou autres, c'est que M. Dugas eut plusieurs entrevues avec M^{me} Legrand et que le banquier, provoqué en duel par le mari de celle-ci, refusa la rencontre. De là le: « Je vous cravacherai! »

La cravache était une canne; M. Dugas tira sans r-

sultat trois coups de son revolver et poursuivit son agresseur qui allait lui échapper; malheureusement, des agents le voyant fuir et ne se rendant pas bien compte de ce qui se passait, l'arrêtèrent, et M. Dugas, furieux, profita de ce moment pour tirer à bout portant ses deux derniers coups. Les passants eurent du bonheur, personne ne fut atteint, excepté un garçon de banque, à qui son portefeuille, bourré de billets, a sauvé la vie.

M. Legrand a été condamné à un mois de prison pour coups, et M. Dugas à six mois de la même peine.

Cela me paraît de ce linge qu'il faut « laver en famille. »

PETIT-JEAN.

QUESTIONS & RÉPONSES

QUESTION N° 49. — *Quel est le caractère historique des deux illustres charlatans du XVIII^e siècle, CAGLIOSTRO et le COMTE DE SAINT-GERMAIN?*

(Suite)

Lettre de M. GILBERT M... (Versailles)

« A défaut de documents inédits, je vous envoie des notes sommaires sur les faits que l'histoire a recueillis au sujet de *Cagliostro*. Il existe un ouvrage intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire du comte Cagliostro*. Il est aussi question de ce personnage dans les *Lettres du comte de Mirabeau sur Cagliostro et Lavater*.

On sait que son nom est Joseph Balsamo, qu'il est né à Palerme vers 1743 ou 1745, et qu'il est mort prisonnier en 1795.

Contraint de quitter son pays par les poursuites de la justice, après une escroquerie grave commise au préjudice d'un orfèvre, son compatriote, l'argent que cette escroquerie lui avait procuré lui servit à entreprendre des voyages de long cours, adoptant dans chaque contrée un nom et des titres différents; il visita tour à tour la Grèce, l'Égypte, Malte, la Turquie, l'Arabie.

Revenu en Europe avec de grandes richesses, en 1773, l'adroit aventurier, qui avait définitivement adopté le nom de comte de Cagliostro, se procura, par son mariage avec une femme aussi intrigante que jolie, les moyens d'augmenter encore sa fortune. Ce fut à Naples, suivant les uns, à Rome, selon d'autres, qu'il épousa Lorenza Feliciani, fille d'un fondeur en cuivre. Reprenant avec elle le cours de ses voyages, il se rendit d'abord en Holstein, pour avoir, avec le comte de Saint-Germain, une entrevue dans laquelle ces deux grands pontifes de la charlatanerie devaient bien rire aux dépens du pauvre genre humain.

Cagliostro parcourut ensuite la Russie, la Pologne, l'Allemagne. Enfin, il arriva à Strasbourg en 1780. Là, quelques cures heureuses opérées sous les yeux du cardinal de Rohan, évêque de cette ville, et que la renommée qualifia bientôt de prodigieuses, firent bientôt parvenir le nom de Cagliostro dans la capitale, où, après un premier séjour de quelques mois pour sonder et préparer le terrain, il vint s'établir au commencement de l'année 1785.

Cagliostro s'adresse à la curiosité, à l'amour de la vie et à celui de l'or. Dans le domicile qu'il avait choisi, rue Saint-Claude, au Marais, employant avec art les prestiges de la fantasmagorie, il fit, dit-on, apparaître des ombres. Il procura même, moyennant un bon prix, à de riches amateurs, des entretiens avec des morts. Là fut fondée aussi la loge maçonnique égyptienne, où, après quelques cérémonies mystiques, un enfant dans l'état d'innocence, désigné aux adeptes sous le nom de *Colombe*, lisait dans une carafe pleine d'eau l'histoire de l'avenir. Le grand *copte* (c'était le titre substitué dans cette loge à celui de *vénéral*, dont les fonctions étaient remplies par Cagliostro), devait aussi, par le moyen d'un elixir, assurer l'immortalité à ses disciples, et, par un autre, leur donner le pouvoir de faire de l'or. Ce métal entraînait, avec divers aromates, dans la composition des deux liqueurs merveilleuses.

Dans son *Traité de la vie élégante*, M. de Mortemart-Boisse rapporte l'anecdote suivante :

« Quelques débauchés de la cour demandèrent à Cagliostro, qui faisait des merveilles, de leur donner à souper, moyennant mille louis, avec les *grandes filles* de l'antiquité, selon le mot de M. de Vaudreuil. L'un demanda Laïs, l'autre Phryné, Aspasia, etc. Un duc demanda la mère des Gracques.

Le souper eut lieu. Dès lors, chacun voulut voir le magicien. Il montra, entre autres choses curieuses, à M^{lle} Contat, qui venait de jouer la *Suzanne* du *Mariage de Figaro*, les événements de sa vie, les hommes qu'elle avait aimés, l'avenir de sa gloire et sa mort. Du moins elle l'assura. »

Réputé sorcier par de grands seigneurs, Cagliostro fut compromis dans le fameux *procès du collier*, sur lequel il publia plusieurs mémoires. Il partagea la prison, puis l'acquiescement et l'exil du cardinal de Rohan. Il passa deux ans en Angleterre; puis le goût des voyages le reprit, il visita la Suisse, la Savoie, le Piémont; mais il eut la malencontreuse idée de se rendre de nouveau à Rome, et c'est là que l'attendait le dénouement de sa carrière aventureuse. Un homme qui s'était vanté d'être magicien et le fondateur en Europe d'une nouvelle maçonnerie, ne pouvait échapper à l'Inquisition. Condamné à mort par le tribunal du Saint-Office, le pape commua cette peine en une prison perpétuelle.

Cagliostro mourut au château de Saint-Léon, dans le duché d'Urbin. Sa femme, enfermée dans un couvent, lui survécut quelques années. Les grands événements qui survinrent firent bientôt oublier les aventures du célèbre thaumaturge, et sa mort passa presque inaperçue.

Plusieurs correspondants nous ont demandé de poser un certain nombre de *Questions* à l'avance, autant pour y répondre à loisir que pour choisir celles qui rentrent dans un cadre d'études accessibles. Voici donc une série de curiosités sur l'origine de quelques vers passés en proverbes et souvent cités, de dictons populaires et de mots singuliers.

En même temps, nous rappelons à nos correspondants que nous recevons avec plaisir toutes les communications intéressantes.

A. M. A. Meyrac. — Votre envoi sera bien accueilli.

QUESTION N° 43. — *Quelle est l'origine de ces Mots singuliers : Gazette; — Amazone; — Charade; — Machabée (noyé); — Cote mal taillée; — Fidibus; — Venette; — Tartuffe; — Vaudeville; — Calembour; — Pamphlet; — Figaro (de Beaumarchais); — Épingle; — Cordon-bleu; — Estaminet; — Stamboul; — Pique-nique; — Chic; — Robert-Macaire; — Goguette; — Guilledou, etc., etc.*

QUESTION N° 44. — *Quel est le sens des locutions suivantes :*

C'est justement faire comme le chien du jardinier.

(MOLIÈRE : *La Princesse d'Élie*, a. IV, sc. VI.)

On n'y respecte rien, chacun y parle haut.

Et c'est tout justement la cour du roi Pétard.

(MOLIÈRE : *Tartuffe*.)

QUESTION N° 45. — *Marquise d'Écosse a-t-elle donné un baiser au poète Alain Chartier, endormi?*

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 43, quai Voltaire, Paris.

CHARLES JOLIET.

L'INONDATION DE SAINT-CHINIAN

QUELLE catastrophe! du 9 au 13 septembre, les orages, les trombes, les inondations ont ravagé quelques-unes des plus riches contrées du Midi.

Saint-Chinian, ville industrielle, située à quelques lieues de Saint-Pons, a été cruellement éprouvée. La statistique que publient les journaux de Montpellier dit, en trois chiffres, toute l'horreur de ce désastre : « Maisons emportées, 96; maisons éventrées, 26; victimes, 87. » Nous venons de relire les épisodes de la fatale journée du 12 septembre. C'est navrant.

La catastrophe a surpris Saint-Chinian et les environs en pleine prospérité agricole. Dans quelques localités, les vendanges étaient commencées; elles promettaient des résultats magnifiques. Les pertes sont immenses.

Un de nos correspondants, aimable érudit, nous communique sur le passé et le présent de Saint-Chinian une notice pleine d'intérêt :

Vers 842, un groupe de religieux, réunis sous l'invocation de saint Laurent, martyr, vint s'établir sur la rive gauche du Vernazoubre et y construisit un sanctuaire qui devint bientôt le centre d'une petite bourgade.

Au dixième siècle, Louis le Débonnaire autorisa par une charte un bénédictin nommé Durand à fonder un couvent sur la rive opposée et lui donna une certaine étendue de terres, qui fit promptement de cet asile une des riches abbayes de l'ordre de Saint-Benoît. Comme il arrivait toujours en pareilles circonstances, le couvent fut bientôt entouré de constructions nombreuses et parvint même à attirer autour de lui la population déjà groupée autour de la chapelle de Saint-Laurent, qui se trouva par ce fait complètement isolée. L'enceinte fortifiée que les bénédictins avaient élevée autour de leur abbaye pouvait seule, du reste, protéger ces pauvres gens contre les entreprises fréquentes des routiers et des malandrins qui rançonnaient sans merci les populations sans défense. Un des voisins les plus dangereux pour les bons moines comme pour leurs clients était un certain Bacou, installé au fond du val, sur le rocher de Pierrerie, et qui s'élançait de ce burg comme d'un nid d'aigle pour piller les marchands et les voyageurs et frapper des contributions sur les établissements religieux qui étaient à la portée de ses coups.

A part ces alertes et le mouvement communal qui suivit le règne de Louis le Gros, il ne se passa rien de bien intéressant à Saint-Agnan (aujourd'hui Saint-Chinian) dans les longues années qui suivirent, car rien ne fait supposer que la Réforme et les guerres de religion qui ensanglantèrent les règnes des derniers Valois aient eu le moindre retentissement dans cette paisible vallée.

Il faut arriver au règne de Louis XIV, à l'époque de l'établissement des manufactures royales par Colbert, pour voir la vie renaître sur les rives du Vernazoubre.

Les ouvriers hollandais, dont quelques-uns sont restés dans le pays, vinrent initier les agriculteurs de Saint-Agnan aux procédés industriels de la fabrication des draps.

L'arrivée des nobles privilégiés, les relations qu'ils se hâtèrent d'établir avec les Echelles du Levant, le commerce lucratif de l'intérieur et de l'étranger amenèrent bientôt une ère de prospérité qui s'est maintenue jusqu'après 1830, mais dont la période la plus brillante atteignait son apogée lorsqu'éclata la Révolution de 89.

Alors, sur l'un des flancs de la vallée, faisant face au nord, s'élevait le château de plaisance des évêques de Saint-Pons, construit sous les premières années du règne de Louis XIV, et du haut de la terrasse, dominant tout le bassin inférieur de la rivière, on pouvait voir rangées autour de la coquette abbaye des bénédictins, les opulentes demeures des nobles marchands qui donnaient à la ville les hautes allures d'une cité italienne du temps des Doria. Une société élégante accourait de tous les coins du Languedoc à la belle saison.

Aujourd'hui, les manufactures royales sont depuis longtemps fermées ou tombées en des mains plébéiennes; le commerce avec les Echelles n'existe plus; l'abbaye des bénédictins est une caserne de gendarmerie, et les demeures des anciens industriels tombent pour la plupart en ruine. Il ne reste, pour attester les splendeurs du passé, que le château des évêques découronné de son beau pare, et l'enclos Julien, actuellement propriété du docteur Sèbe, où, avant l'inondation, l'on pouvait encore trouver des traces nombreuses de l'architecture du siècle dernier, ainsi qu'un portail en fer forgé, d'un style à la fois élégant et grandiose.

Nos dessins représentent : la vue de Bagnosoles prise en amont du pont, où les dégâts matériels sont énormes et les victimes peu nombreuses. Nous n'en dirons pas autant du quartier du Saut, où quarante et une personnes ont trouvé la mort au milieu de leurs maisons emportées par le courant. C'est là que se trouvaient les maisons Marréaud et Lacroix qui ont disparu : la première avec son jeune propriétaire et ses trois serviteurs, la seconde avec quatorze personnes. Ces braves gens s'étaient réunis la veille en famille pour fêter un anniversaire, et étaient loin de se douter que ce repas devait être le banquet des adieux suprêmes.

La salle du conseil municipal au moment de la distribution des secours aux inondés.

Le cimetière, etc.

L'intérieur de l'hospice.

L'enclos du docteur Sèbe, charmante résidence, avec son parc peuplé de statues, sa grotte de rocaïlle et de coquillages, ses treilles et ses kiosques de verdure, aujourd'hui si complètement bouleversés, qu'on a bien de la peine à s'y reconnaître.



1. Barrage du jardin du docteur Sèbe. 2. Aspect du pont et de la rue des Tisserands après l'inondation. 3. Emplacement de 52 maisons détruites au quartier du Saut.
4. La chapelle de l'Hôtel-Dieu le lendemain. 5. Distribution de secours à la mairie. 6. Transport des victimes au cimetière.

Les inondations de Saint-Chinian (Hérault), — (Dessin de M. Valnay, d'après les croquis de M. Toussaint Roussy, notre correspondant à Cette.)

REVUE COMIQUE. PAR CHAM



LE RÉSERVISTE

— Colonel, voulez-vous ma stalle à l'Opéra pour ce soir?



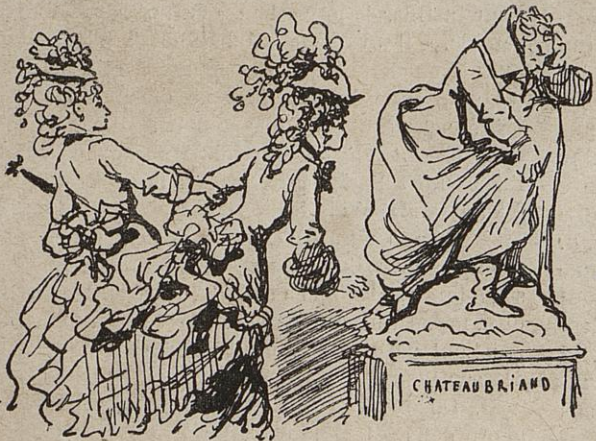
LES RÉSERVISTES

— Sergent, causent trop dans les rangs, vos soldats!
— Pas ma faute, cap'taine, tous avocats!



LE RÉSERVISTE AVOCAT

— Vingt-huit jours de moustaches, c'est bien peu, quand on en a été privé si longtemps!



— Viens donc! ça ne nous regarde pas, l'auteur d'*Atala*! une femme qui faisait la sauvage!



— Chateaubriand dans le bronze! ce ne peut pas être lui, on le taille habituellement dans le filet.



Chateaubriand se creusant la tête pour deviner pourquoi le sculpteur Millet, supposant qu'il aurait froid, lui a mis un manteau et l'a privé d'un chapeau.



EN SUISSE

— M. Thiers est ici, regardez-le d'abord, le mont Blanc ensuite, l'un fera valoir l'autre.



Yves & Barret. Sc.

LE PREMIER BAIN DE MER

— Ah! mon Dieu! comme elle écume! si elle était enragée!



— Je vous dresse procès-verbal. Vous allumez votre pipe avec une allumette qui a pris, donc elle provient de fabrication clandestine.



— Mathurin, vous avez à me parler?
— Quand monsieur sera moins occupé, l'année prochaine, quand il ne sera plus député.



A L'EXPOSITION GÉOGRAPHIQUE

— Sur vos cartes, je ne vois pas l'Herzégovine.
— Non, monsieur, l'Herzégovine c'est pas de la géographie, c'est de la politique.



LES ROBES A QUEUE

— Mme de Sainte-Aglée?
— Monsieur, elle est déjà loin, voilà le bout de sa robe à queue.

THÉÂTRES

GYMNASÉ : Débuts de M. Worms; *la Dame aux camélias* — Histoire anecdotique du Gymnase.

L'APPARITION d'un jeune premier, comme on dit en stye de théâtre, d'un véritable jeune premier, c'est-à-dire n'ayant pas encore cinquante-cinq ans, pouvant jouer des rôles d'amoureux et y faire illusion, cette apparition-là, telle qu'elle vient de se produire au Gymnase, constitue un événement d'une réelle importance. Depuis quelques années, un jeune premier est devenu aussi rare qu'un ténor et se paye presque aussi cher. Il a fallu aller redemander celui-ci, M. Worms, à la Russie, qui nous l'avait enlevé, un jour que la Comédie-Française avait le dos tourné, comme elle l'a quelquefois. Avant M. Worms, Bressant et Berton avaient fait ce même voyage et ne s'en étaient pas mal trouvés : lors de leur retour, à la gare du chemin de fer de Paris, ils s'étaient vus empoignés par M. Montigny, le directeur du Gymnase, qui avait alors le même flair qu'aujourd'hui, et qui, à défaut de l'ancien répertoire, leur avait fait jouer les drames nouveaux de George Sand, d'Alexandre Dumas fils et d'Émile Augier.

Pareille aventure est arrivée à M. Worms; il faut espérer que M. Montigny le tient bien et ne le lâchera pas de sitôt; son intérêt lui en fait un devoir, car depuis trop longtemps le Gymnase chômait d'un comédien sachant aimer. On avait des pères en quantité suffisante, on avait des maris fort convenables, des oncles (les célèbres oncles du Gymnase!) et des cousins à ne savoir où les fourrer, — mais on n'avait pas d'amants. M. Worms vient de combler cette lacune. Grâce à lui, les œuvres passionnées peuvent revenir au théâtre. Le cœur du Gymnase va recommencer à battre.

M. Worms a choisi pour son début le rôle d'Armand Duval dans *la Dame aux camélias*. Son succès y a été éclatant. C'est qu'aussi il serait difficile d'allier plus de distinction à plus de flamme. Simple et posé pendant les deux premiers actes, il a tout lâché aux actes suivants, la scène dite des billets de banque a été pour lui l'occasion d'un triomphe. Il a dit avec une verve inexprimable la fameuse phrase : « Vous êtes tous témoins que je ne dois rien à cette femme! » On a pu croire un instant que la salle allait crouler sous les applaudissements.

C'est M^{lle} Tallandiera qui remplit le rôle de Mar-

guerite Gautier. Avec elle tout un côté de cette physionomie légendaire reste dans l'ombre, c'est-à-dire le côté doux, gracieux, poétique. Nous avons une nouvelle Marguerite Gautier qui ne ressemble ni à M^{lle} Pierson, ni à M^{me} Doche, ni à personne. L'excuse de la dame aux camélias, — si excuse il peut y avoir, — est dans le charme patricien de sa personne. Dès que l'on supprime ce charme, cette élégance, ces nuances de la voix, du sourire et du regard, il ne demeure plus que le type banal de la courtisane. Hâtons-nous d'ajouter que M^{lle} Tallandiera, aux prises avec ce rôle difficile, se sauve fréquemment par la force dramatique, qu'elle possède à une rare puissance.

Après M. Worms et M^{lle} Tallandiera, il n'y a guère à citer que M. Frédéric Achard, bien placé dans le rôle de Gaston de Rieux, et M^{me} Lesueur, — une Prudence idéale.

Puisque nous sommes au Gymnase, restons-y. L'histoire de ce théâtre vient de paraître en deux parties, toutes les deux bien distinctes : l'ancien et le nouveau Gymnase. Pour l'histoire de l'ancien Gymnase, le rédacteur anonyme a eu la permission de fouiller abondamment dans une partie des Mémoires inédits de M. Dormeuil père. C'était ce qui pouvait lui arriver de mieux. Jamais rien de plus complet et de plus curieux n'avait été publié. On y voit la naissance du théâtre, qui fut ouvert au public, au milieu de mille embarras, le 23 décembre 1820. Cette nouvelle scène n'était autorisée, comme l'indiquait son titre de *Gymnase dramatique*, que pour former des sujets destinés aux théâtres royaux. Il ne lui était permis de représenter autre chose que des fragments d'opéras ou de comédies appartenant au domaine public, et, par une tolérance momentanée, quelques vaudevilles nouveaux. Ainsi, il pouvait jouer un acte de *Tartuffe*, une scène de *Richard Cœur-de-Lion* ou de *la Caravane*, — mais jamais l'ouvrage entier.

A cette époque, personne ne croyait à la réussite de l'entreprise; les hostilités étaient acharnées. Odry, le sublime bouffon Odry, était un des adversaires les plus redoutables. Chaque jour, à ce que raconte M. Dormeuil, en passant devant le Gymnase, il ne manquait jamais de s'y arrêter pour... pour... Rappelez-vous la périphrase de Sganarelle dans le *Médecin malgré lui*. Ensuite, il disait avec son air narquois :

— Vous vous croyez bien solides, mes enfants; mais votre petit théâtre n'ira pas loin; voyez, je mine, je mine les fondations.

En dépit des prédictions d'Odry et grâce à la prudence de ses administrateurs, le Gymnase triompha

de toutes les difficultés. Deux choses assurèrent bientôt son existence : la protection de la duchesse de Berry et la collaboration de Scribe. L'hiver de 1824 vit croître sa vogue; *la Quarantaine*, *le Plus beau jour de la vie*, *le Charlatanisme*, *les Premières amours*, élevèrent les recettes de cette année à 720,000 francs. Il est vrai que les artistes étaient considérablement rétribués. Ainsi, Léontine Fay, ce petit prodige, touchait 500 francs par soirée, — à l'âge de dix ans! — Perlet, de son côté, en touchait 300, et Gontier 250. On voit, par ces chiffres, que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que date l'existence des appointements de théâtre.

Le nom de Perlet que je viens d'écrire me rappelle un comédien très-habile, très-instruit (il a écrit une étude sur la manière de jouer *le Misanthrope*), aussi connu à Londres qu'à Paris. C'est Perlet qui, le premier, — après Volange cependant, — a introduit la mode des pièces à travestissements. Dans le *Comédien d'Étampes* qui fut joué cent trente-quatre fois de suite, il remplissait quatre ou cinq rôles, entre autres une Anglaise ridicule. Hors du théâtre, Perlet était un homme triste et renfrogné. Comme pour justifier le proverbe : « Qui se ressemble, s'assemble, » il avait épousé la fille de Tiercelin, un autre comédien, aussi peu communicatif, aussi hypocondre que lui. La fille ne démentait pas son origine et aurait pu poser pour la statue de la Morosité. C'était un trio glacial. Un jour cependant, l'idée vint à Perlet d'inviter son beau-père à dîner. Tiercelin arrive : il voit les deux époux se boudant, assis chacun d'un côté de l'appartement, et regardant en silence l'un la muraille, l'autre la fenêtre. Il s'arrête, va de celui-ci à celle-là, les regarde sans rien dire, prend un fauteuil et s'assoit près de la porte. Au bout de quelques minutes, il se lève et s'en va dîner ailleurs.

M. Dormeuil père a beaucoup d'anecdotes de ce genre dans ses Mémoires. Pourquoi ne se déciderait-il pas à les publier en entier?

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

Le centenaire de Spontini. — Le Théâtre-Lyrique.

ON se souvient (mais s'en souvient-on bien?) que l'année dernière la petite ville de Majolati avait brûlé quelques chandelles romaines, donné un festival et même un banquet pour célébrer le centenaire de Spontini. Voilà que

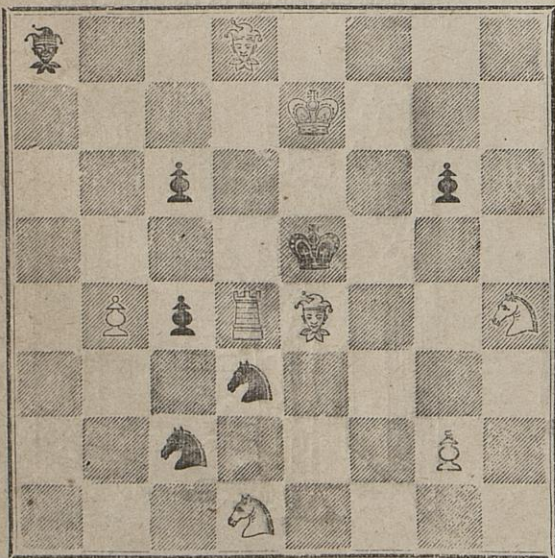
Par les soins apportés à ses gravures et à sa rédaction, confiées aux sommités de l'art et de la littérature, **la Mosaïque** est une publication hors ligne; elle paraît chaque semaine en livraison. Son prix, basé sur un grand tirage, est des plus modiques : 7 francs par an pour Paris et 8 francs 50 pour les départements.

Nous la recommandons à nos lecteurs.
Bureaux : 11, quai Voltaire, à Paris.

CHECS

PROBLÈME N° 576

COMPOSÉ PAR M. GOLD



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 573.

- | | |
|-------------------------|-------------------|
| 1. F 4 CD | 1. R pr. C (Var.) |
| 2. D 8 TD, échec | 2. R pr. P |
| 3. F 5 T, échec et mat. | |

(A)

- | | |
|--------------------------------|-------------------|
| 2. D pr. C, échec | 1. C pr. T, échec |
| 3. C 3 F ou 2 D, échec et mat. | 2. R ad libitum |

(B)

- | | |
|-------------------------|------------|
| 2. D pr. P, échec | 1. C pr. F |
| 3. C 5 T, échec et mat. | 2. R 5 F |

(C)

- | |
|-------------|
| 1. P pr. C. |
|-------------|

2. C 2 D et mat le coup suivant.

Ce problème est défectueux, les Noirs pouvant retarder le mat d'un coup par la défense 1. C 2 F.

Solutions conformes : MM. Signoud; le cercle de Lavoulte-sur-Rhône; L. de Croze; Kassioh; le cercle de l'Isle-sur-le-Doubs; le cercle d'Orient, à Reims; le café Central, à Péronne.

Autres solutions justes du problème n° 572 : MM. Kassioh; Pec; le café de Metz, à Nancy.

Solutions justes du problème n° 571 et du dernier problème syllabique du Cavalier : M. Frédéric Granados, à New York.

PAUL JOURNOUD.

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez MM. L. AUDBOURG et C^e, 10, place de la Bourse,
et dans les bureaux du journal.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

L'enseignement est un saerdoce.

ces jours passés il y a eu répercussion de la fête à Jesi, autre localité de l'ancienne marche d'Ancone. Et comme Jesi possède un théâtre, on a pu y donner *la Vestale*, honneur bien plus profitable au grand maestro et à sa mémoire qu'un feu d'artifice ou qu'un diner auquel il eût assisté sous la forme d'un buste couronné de laurier...

Mais on trouvera peut-être que depuis quelques semaines nous avons l'oreille un peu tendue du côté de l'Italie. En effet; et nous attendons patiemment, pour ainsi dire en nous promenant, que notre patrie française veuille bien mettre au jour de la musique nouvelle. Car c'est pitié que de voir combien sous ce rapport nous traversons une saison infertile.

On parle du Théâtre-Lyrique, et on fait de belles phrases pour prouver que son néant est un déficit immense dans la production musicale du pays. Eh bien! et les autres théâtres à doubles croches?... Je vous dirai que j'aime autant le Théâtre-Lyrique comme il est, c'est-à-dire n'étant pas, que les paresseuses scènes qui allument leur rampe tous les soirs pour le débit d'opéras mille fois rabâchés.

Les touristes qui inondent Paris en ce temps de vacances peuvent seuls s'accommoder de nos répertoires sempiternels. Ce sont des gens patients, prêts à tout en voyage, et que la monotonie des menus dans les buffets de chemin de fer a déjà dressés à la résignation.

Enfin, vive le Théâtre-Lyrique, ce mythe, ce fantôme insaisissable, cet être de raison, cette scène modèle enfin, dont tout le monde parle, mais dont personne ne saurait se plaindre! On ne peut pas même, en effet, lui reprocher de tenir ses portes closes, puisqu'il n'en a pas encore.

Et puis, au Théâtre-Lyrique, jamais une fausse note, point de décors ni de costumes défraîchis; son corps de ballet ne danse jamais à contre-mesure; et il est sans exemple que son orchestre et ses chœurs manquent aux lois de la justesse ou du rythme. Cherchez: vous ne trouverez pas beaucoup de théâtres qui méritent de tels éloges.

Mais voilà que nous oublions Spontini. Ce serait suivre de trop près l'exemple du dilettantisme parisien, qui a laissé passer le moment de fêter l'auteur de *la Vestale*.

Spontini présente un cas psychologique remarquable. On peut dire que la route suivie par son génie d'artiste figure exactement une échelle double.

L'auteur de *Fernand Cortès*, né dans les États romains, en 1774, débuta par faire jouer dans son pays une douzaine d'opéras de mérite inférieur, du moins, la postérité n'a pas gardé un souvenir bien enthousiaste de l'*Eroismo ridicolo*, de *Chi piu guarda men vinde*, ou de *Gli Amanti in cemento*.

Mais il arrive à Paris (en 1803), et voilà que peu à peu l'inspiration lui vient. Il grandit, il s'élève jusqu'aux conceptions les plus hautes dans *la Vestale* et *Fernand Cortès*. C'est son point culminant. Puis, après le demi-échec d'*Olympie*, on sent que ses idées s'alourdissent, et qu'il va lui falloir descendre du sommet glorieux où il avait touché.

C'est alors qu'il se retire à Berlin, où il devient le surintendant de la musique du roi. Là, on le met au régime des cantates et des ballets de cour. En vain il essaye dans divers opéras, entre autres dans *Nurmahal*, de retrouver les grandes inspirations de *la Vestale*; la veine mélodique était épuisée en lui, et il était redescendu jusqu'au niveau de médiocrité d'où il était parti.

Spontini prolongea son séjour en Prusse de 1820 à 1840; puis il revint à Paris, qu'il habita encore pendant dix ans, siégeant à l'Institut, qui l'avait élu membre de la section de musique en 1839.

Pour le dire en passant, le fauteuil de Spontini à l'Académie des beaux-arts a pour titulaire actuel M. Ambroise Thomas. Il avait été successivement occupé par Grétry (1793); — Monsigny (1813); — Catel (1817); — Paër (1831).

Enfin, Spontini se retira, en 1850, à Majolati, son village natal, et il y mourut l'année suivante.

Il avait épousé la fille du célèbre facteur de pianos Érard.

Le lecteur croit deviner notre péroraison; il se figure déjà nous entendre réclamer à mains jointes et avec des larmes de feuilletonniste une reprise de *la Vestale*. Il n'en sera rien pourtant, et nous préférons voir l'Opéra consacrer ses soins à la *Jeune*

d'Arc de M. Mermet, qui sera peut-être une *Vestale* en musique, comme l'héroïne d'Orléans a été dans la réalité une vierge.

Et puis nous ne désespérons pas encore à ce point du génie de nos compositeurs que nous demandions qu'on leur refuse toute chance de le produire.

La Vestale pourrait ne pas plaire, en dépit des beautés magistrales dont elle abonde. Le finale si véhément du second acte, et la marche du supplice au troisième seraient vivement sentis, j'en ai l'espoir. Mais l'œuvre dans son ensemble, et avec le déploiement de ses pompes romaines, répand une odeur de tragédie qui est un vrai miasme pour les spectateurs modernes. Ou bien il faudrait qu'une cantatrice eût assez d'ascendant sur la foule pour lui imposer le répertoire de ces temps déjà classiques. C'est tout tranquillement une Rachel musicienne que nous demandons.

Mais pour couper court à de tels rêves et rentrer dans le domaine du possible, il nous semble que nous aurions pu monter quelque festival à l'occasion du centenaire de Spontini. Le public, si défiant qu'on le suppose, fût peut-être accouru; d'ailleurs il est ainsi fait qu'il consent parfois à se laisser instruire en s'ennuyant, surtout quand on lui dit: « C'est pour une fois seulement. »

L'Opéra-Comique nous permettrait-il aussi de lui indiquer timidement *Milton*, œuvre très-valable de Spontini. Scudo en dit merveille: « On y remarque, dit-il, une jolie romance de soprano, un hymne au soleil pour voix de basse d'un beau caractère, un nocturne à trois voix, et un quintette très-développé. L'accompagnement de ce dernier morceau, rempli de modulations et d'incidents rythmiques, témoigne suffisamment que ce sont là les préludes d'un génie dramatique qui cherche sa voie. »

D'ailleurs *Milton* n'est pas encombrant; il n'a qu'un acte.

Mais que parlé-je d'anniversaires, de centenaires et de fêtes commémoratives? Mon beau Paris est un grand nonchalant qui n'a jamais eu la mémoire des dates.

ALBERT DE LASALLE.

Grand succès: *Cerises Pompadour*, valse, *France adorée!* marche; *Radis roses*, mazurka; *Rayons perdus*, mélodie. Œuvres nouvelles de Jules Klein, auteur des valse: *Patte de velours* et *Lèvres de feu*.

La Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière, 2^e étage, garantit sur facture que toutes les ROBES DE SOIE qui lui seront confiées, pour être teintées en noir fin brillant, seront rendues par ses nouvelles préparations aussi souples que des soieries neuves. Pour DEUIL, les robes et costumes de drap cachemire, etc., avec garnitures, ornements de toutes sortes, sont teints tout faits avec la même perfection que s'ils étaient décolorés. Teinture fine pour ameublement.

Expédition pour toute l'Europe.

On imite, on contrefait la *Benzine Collas*. (Deux jugements et arrêts.) Exiger sur le flacon la bande verte déposée et l'adresse de la pharmacie C. COLLAS, 8, rue Dauphine.

ESSENCE DE CAFÉ TRABLIT pour café à l'eau, café au lait, mazagran, crèmes, bonbons glacés, etc. Prix: 4 fr. 60. *Cahan*, 67, r. Jean-Jacques-Rousseau. Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE pr Robes, seul dépôt en Europe. l'Union des Indes, 1, r. Auber.

EAU GAULOISE à base de GLYCÉRINE et d'ARNICA, pour l'Hygiène et la Régénération des CHEVEUX et de la BARBE, Paris, 4, rue de Provence.

SOURCE MORNAY CHATEAUNEUF

Eaux de table et de régime par excellence. Restaurants, pharmacies, dépôts d'eaux minérales.

PATE EPILATOIRE perfectionnée, enlev...

SAUVEZ LES ENFANTS

P. R. LA REVALESCIERE DU BARRY DE LONDRES. — Partout on déplore que l'enfant, — la joie de la famille et l'espoir de la nation, — est fort maltraité. Par l'ignorance seule des mères ou des nourrices, il en meurt la première année 60,000 en France et 40,000 en Angleterre! Cette misère est due ou à un allaitement trop fréquent, ou bien à l'usage du lait de vache ou de chèvre, ou à la panade, — tous aliments inadmissibles, et qui, ordinairement, amènent une irritation de la muqueuse, les vomissements continuels, l'atrophie, les crampes, les spasmes et la mort. On a reconnu que la digestion d'un jeune enfant, une fois compromise, les drogues les mieux choisies sont impuissantes à réparer le mal! C'est un fléau pour la famille et pour le pays que cette destruction cruelle! Il y a pourtant un moyen simple et peu coûteux d'y parer, et qui a fait ses preuves depuis trente ans: c'est de nourrir le bébé et les enfants malades ou faibles de tout âge avec la *Revalescière Du Barry*, toutes les trois heures de la journée, simplement bouillie à l'eau et au sel.

C'est en somme la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance.

Citons une des preuves abondantes de son influence, invariablement salutaire, même dans les cas les plus désespérés:

Cure N° 80,416.

M. le docteur F.-W. Beneke, professeur en médecine à l'Université de Marbourg, fait le rapport suivant à la clinique de Berlin, le 8 avril 1872:

« Je n'oublierai jamais que je dois la préservation de la vie d'un de mes enfants à la *Revalescière Du Barry*. »

« L'enfant, à l'âge de quatre mois, souffrait, sans cause apparente, d'une atrophie complète, avec vomissements continuels, qui résistaient à la diète la plus soignée, à deux nourrices et à tous les traitements de l'art médical. La *Revalescière* a immédiatement arrêté les vomissements et complètement rétabli sa santé en six semaines de temps. Toutes mes expériences faites depuis avec la *Revalescière* ont eu le même succès. » Elle est quatre fois plus nutritive que la viande.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes: 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Envoi, contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. Dépôts par tout chez les bons pharmaciens et épiciers. Du Barry et C^o, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom *Revalescière Du Barry* et des boîtes en fer-blanc.

PLUS DE CHUTE DE CHEVEUX SÈVE JAPONAISE

Cette préparation, d'un parfum agréable, prévient et arrête la chute des cheveux occasionnée par suite de couches ou de maladies. Elle nettoie la tête. Son usage journalier empêche les cheveux de blanchir et leur donne de la souplesse.

PRIX du flacon avec brosse, 6 fr.
VIARD *, 2, place du Palais-Royal

L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

PAR M^{mes} FABRE ET GENTILHOMME

Nouvelle méthode d'enseignement à l'usage des mères de famille et des maisons d'éducation, paraissant par livraisons tous les dimanches.

Cette publication est indispensable aux institutrices et aux mères de famille qui veulent surveiller elles-mêmes l'éducation de leurs enfants. Elle indique, jour par jour, la distribution du travail, les leçons à apprendre, les livres à consulter. Avec cette méthode, fruit d'une longue expérience, les progrès obtenus par M^{mes} Fabre et Gentilhomme sont vraiment extraordinaires.

Les cours sont gradués, selon les différents âges. Pour éviter les redites et les répétitions inutiles, l'*Éducation dans la famille* publie trois séries de cours différents auxquels on peut s'abonner séparément. Chaque cours forme, chaque dimanche, une livraison complète.

Le Cours primaire et le Cours élémentaire réunis coûtent 12 fr. par an (52 livraisons rendues franco). Pour six mois (26 livraisons), 6 fr.

Le Cours secondaire coûte 12 fr. par an (52 livraisons), et 6 fr. pour six mois (26 livraisons).

Le Cours supérieur coûte 12 fr. pour l'année (52 livraisons), et 6 fr. pour six mois (26 livraisons).

La première livraison de chacun de ces cours a paru le 1^{er} octobre 1874. On peut faire remonter l'abonnement à cette époque, pour avoir ainsi le cours complet.

Envoyer le montant de l'abonnement en mandat sur la poste à l'ordre de M. Bourdieu, 13, quai Voltaire, à Paris. — Avoir soin de joindre le cours que l'on désire recevoir.

LES GRANDES MANŒUVRES

18^e corps (journée du 20 septembre).

La division Tixier était campée entre Gouize et Bessay. Elle fut chargée d'enlever le pont et le village de Saint-Gérard-de-Vaux.

La division de Bretteville était en ses positions de Saint-Gérard jusqu'au chemin de fer du Bourbonnais. Vigoureusement attaquée sur les crêtes de l'étang des Gaillards, elle résiste énergiquement. Un instant même elle repousse l'armée du Nord dans les plaines d'Hauterive. Mais bientôt, grâce aux feux concentrés d'une batterie établie aux Guillerotes et deux batteries qui appuient la brigade Copmartin, l'armée du Nord a pris hardiment l'armée du Sud en écharpe, et la force à céder peu à peu du terrain. L'armée du Nord précipite son mouvement, déloge la division de Bretteville du village Saint-Gérard et la refoule même au-delà du parc des Brosses. A midi, le feu cesse, et un repos de deux heures est accordé aux troupes.

A deux heures, le feu recommence. L'armée du Nord continue à repousser l'armée du Sud, en engageant le 16^e chasseurs à cheval, qui masque les mouvements de la brigade Logerot, tandis que la brigade Copmartin, longeant les murs du parc des Brosses, refoule l'ennemi vers la forêt de Mouzières. A quatre heures, le feu cesse ; la division de Bretteville prend position dans la forêt. La brigade Copmartin cantonne dans le parc de Saint-Gérard,



M. WORMS, artiste dramatique. — (V. l'article *Théâtres*, page 222.)

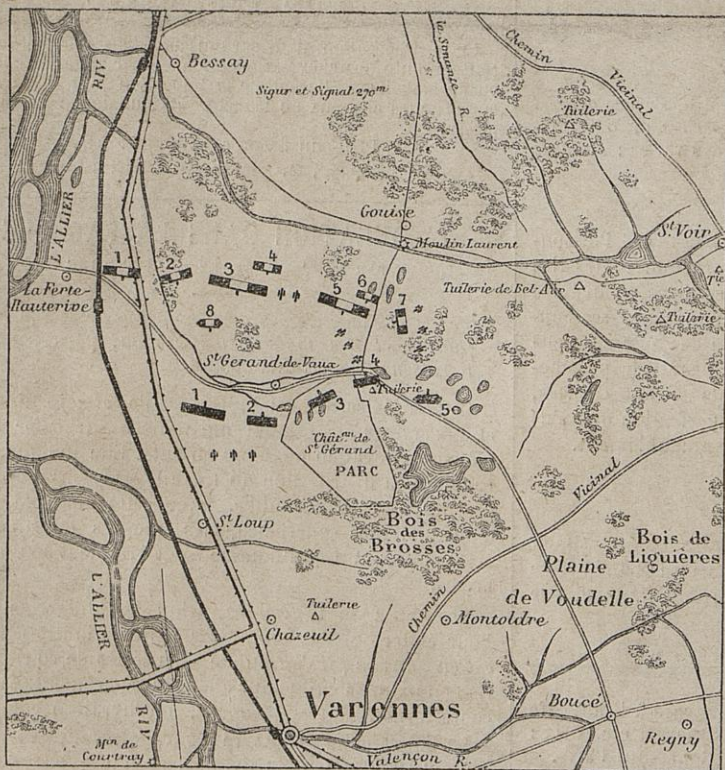
tandis que la brigade Logerot cam sur les collines d'Aufieux et Auberjou.

5^e corps (journée du 22 septembre).

La division Berthault devait franchir la petite rivière de l'Essonne que défendait la division Halna du Fretay. Le 22 septembre, au matin, les troupes de cette division, battant en retraite sur Angerville, passent le pont jeté sur l'Essonne et garnissent ses pentes escarpées, afin d'en disputer le passage à l'ennemi. Une batterie de quatre pièces de 7 du 32^e d'artillerie est établie sur cette hauteur en face du château d'Angerville. Vers deux heures, des masses d'infanterie ennemie, précédées de tirailleurs, se font voir autour de la station de la Brosse.

Peu après, une longue ligne d'infanterie se dessine sur les crêtes, se dirigeant vers la gauche de la division Halna du Fretay. En effet, à trois heures, un feu d'infanterie des plus vifs se fait entendre sur ce point. L'ennemi vient de passer l'Essonne au pont de Briare, refoulant devant lui le 85^e de ligne. Le général Halna du Fretay envoie immédiatement trois batteries pour appuyer sa retraite. Le 1^{er} bataillon du 82^e est envoyé en soutien au 85^e, qui vient d'abandonner le village de Puiseaux. A quatre heures, le feu a cessé ; le corps de Malesherbes continue son mouvement de retraite, pendant que les troupes du général Berthault s'établissent dans les villages d'Angerville, Oberville, Dimancheville et Puiseaux, qu'elles viennent d'occuper.

DICK.

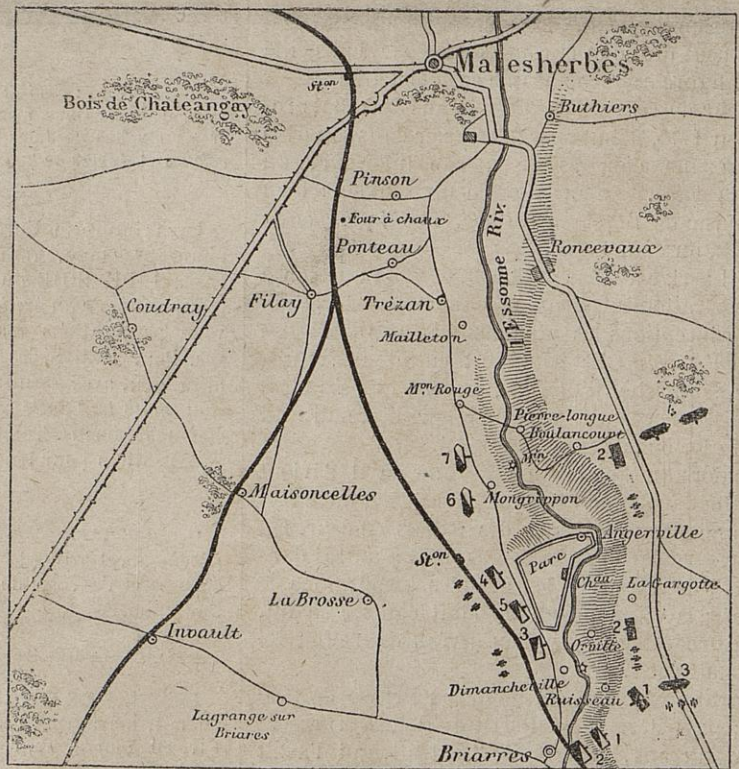


13^e CORPS. — VARENNES (ALLIER).

Positions des deux armées, le 20 septembre, à dix heures du matin.

Armée du Nord (division Tixier). — Brigade Logerot : 1. 92^e. — 2. 86^e. — Brigade Copmartin : 3. 16^e. — 4. Réserve du 16^e. — 5. 38^e. — 6. Réserve du 38^e. — 7. 16^e bat. de chasseurs. — 8. 16^e chasseurs à cheval. — 4. 36^e d'artillerie.

Armée du Sud (division de Bretteville). — Brigade Roland : 1. 105^e. — 2. 21^e. — Brigade Ponsard : 3. 139^e. — 4. 98^e. — 5. 19^e dragons. — 6. Artillerie.



5^e CORPS. — MALESHERBES (LOIRET).

Positions des deux armées, le 22 septembre, à trois heures du soir.

Armée de Malesherbes (division Halna du Fretay). — Brigade Liant : 1. 85^e. — 2. 82^e. — 3. Escadron du 2^e hussards. — 4. Division de cavalerie (2^e, 11^e hussards, 22^e, 23^e dragons). — 5. Artillerie (32^e régiment).

Armée de Pithiviers (division Berthault). — Brigade Patrel : 1. 35^e. — 2. 76^e. — Brigade Montarby : 3. 46^e. — 4. 89^e. — 5. 18^e chasseurs à pied. — Brigade Charlemagne : 6. 4^e dragons. — 7. 10^e chasseurs à cheval. — 8. Artillerie (30^e régiment).

LES GRANDES MANŒUVRES — (Dessin de M. Dick.)



THÉ DE L'EXPOSITION

Si renommé, 6 francs la Boîte

Chez MM. L. AUBERT, 18, PARIS

LA REVALESCIERE (Voir l'annonce à la page précédente.)

Le directeur gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

Les Blancs font mat en trois coups.